

se groupe l'agreste *Martué*, où existait autrefois un château des comtes de Chiny.

Le site est charmant; la Semois décrit un immense circuit, luttant contre les obstacles qui entravent son cours.

Portons un instant nos regards sur la végétation. Quantité de petites fleurs émaillent la verdure : c'est la pâquerette, qui n'attendait que le premier rayon du soleil pour étaler sa fraîche corolle blanche; la brillante renoncule, de couleur d'or; la cardamine, à la tige fluette, qui balance doucement sa fleur d'un violet pâle; enfin, les soucis dorés, qui se mirent dans le ruisseau. Les aulnes et les saules projettent leur ombre dans le cristal de la rivière; des arbres touffus s'étagent sur la rive opposée et, dans le lointain, les hauteurs boisées servent de fond au tableau.

Entre les bois dits « le Torgie » et « la Concille », *Florenville*, la bourgade au nom poétique, se déploie là-haut sur les raidillons grim pant vers le plateau, avec son église dont la flèche s'aperçoit à plusieurs lieues à la ronde, perchée au bord même de la crête, sur un terre-plein d'où s'étend un spacieux paysage de plaines et de bois sillonné par les méandres de la Semois.

### IX. — FLORENVILLE ET SES ENVIRONS.

*Renseignements pratiques.* — *Florenville.* — *Orval.* — *Notice historique.* — *Les ruines.* — *L'ancienne Abbaye.* — *La Fontaine Mathilde.* — *La nouvelle Abbaye.* — *De Florenville à Chassepierre.* — *Chassepierre.* — *Destruction de forêts.* — *Le Château des Amerois.* — *Sainte-Cécile.* — *Conques.* — *L'Antrogne.*

#### *Renseignements pratiques :*

Florenville, sur la Semois à deux kilomètres de la station (ligne Athus-Meuse), est un lieu de villégiature recherché.

Plusieurs excellents hôtels. Omnibus à tous les trains.

#### *Excursions aux environs :*

1. *Chiny et la promenade en bateau.* De Florenville à Chiny, six kilomètres. On prend le chemin de la gare. Un peu avant d'arriver à celle-ci (au café de la Belle-Vue), la route de Lacuisine-Chiny bifurque à gauche, passe sous le chemin de fer, puis à droite de l'hôtel Jacoby (donc ne pas franchir le pont de la Semois) et monte en pente douce vers Chiny. La promenade en bateau de Chiny : deux heures. De Lacuisine, on peut terminer l'excursion par la promenade de la *Forge-Roussel*, comme elle est décrite ci-dessus (chapitre Chiny) et rentrer par

*Martué.* Au total : jolie excursion d'une après-midi. Il est bon de prévenir les bateliers de Chiny par carte, lorsqu'on est en nombreuse société et aux époques d'affluence.

2. Consacrez une après-midi à la visite des belles ruines de l'*abbaye d'Orval.* Allez par Williers et par le vallon du *Ruisseau des Fonds de Williers*, ou par *Pin* et le vallon boisé qui descend jusqu'aux ruines (11 à 12 kilom.). Retour par la route directe (8 km. 5).

3. *Jamoigne.* Prendre le train jusqu'au point d'arrêt de *Jamoigne*, passer par *Valensart, Jamoigne, Les Bulles, Moyen, Izel, Pin*, suivant description ci-dessus : *Baronnie de Jamoigne.* Durée : une demi-journée. Distance : 16-17 kilomètres. (Chemin de fer vicinal Marbehan-Florenville.)

4. *Les Epioux.* Par la route de Neufchâteau jusque huit cents mètres au delà de la borne 9. Un chemin empierré à gauche file à l'étang des Epioux, retour par le chemin forestier allant vers le sud jusqu'au ruisseau de la Roche Pérette, et de là prend la direction de la Forge-Roussel. Cette dernière partie est très sauvage et difficile. Distance : 17-18 kilomètres. On peut voir le ravin des Epioux, avec ses gorges boisées, sauvages, *du train*, entre Straimont et Florenville. Aux Epioux il y a un point d'arrêt.

5. Par la *Forge-Roussel* et la rive droite de la Semois (passages difficiles, mais jolis). Rentrer par *Laiche* à Florenville. Distance : 15-16 kilomètres.

3. *Chassepierre, Sainte-Cécile, Les Amerois, Muno, Fontenoille.* Distance : 34 kilomètres. Le vicinal Florenville - Sainte-Cécile sera bientôt mis en exploitation.

#### *Florenville.*

*Deux mots d'histoire.* — Ce populeux village, qui compte presque 2,000 habitants, existait déjà au XII<sup>e</sup> siècle et avait un château et des seigneurs. Mais où était ce château? On n'en sait rien de très positif. Entre l'église, la vieille fontaine et la Grand'Place, il y avait, il y a peu d'années encore, un vaste ovale formé par des maisons contiguës, derrière lesquelles on ne voyait alors que des jardins, à peine séparés les uns des autres par des haies très basses. C'était une enceinte charmante à la belle saison. On ne pouvait y pénétrer qu'en traversant l'une des maisons qui l'entouraient. Tel est, d'après la tradition, l'emplacement de l'ancien manoir seigneurial. La rue de l'église à la vieille fontaine, qui porte le nom de *rue du Château*, confirme ces données.

Les ruines d'un autre château se voyaient naguère encore au lieu dit *la Cour* ou *la Coue*, dans une prairie entre Florenville et Martué, sur la rive gauche de la Semois. On y voit encore, au ras du sol, quelques

restes de murailles et de fossés, voire d'un étang. Aucun document ne fait connaître son origine ni ses anciens propriétaires. D'après une légende, il aurait été détruit par un comte de Chiny, après un long siège. Le châtelain eut la vie sauve, grâce à sa femme. Celle-ci, avant la destruction complète du château, fut priée par le comte assiégeant de sortir, prétextant qu'il ne voulait pas verser du sang innocent. Elle demanda et obtint la permission d'emporter « ce qu'elle avait de plus précieux ». Elle chargea son mari sur le dos et le porta hors du château, au grand mécontentement du comte joué, qui, ne voulant pas manquer à sa parole, fut forcé de laisser passer la rusée châtelaine avec son précieux fardeau.

L'histoire de Chiny ne se prête en rien à pareille légende.

En 1255, on voit Isabelle, dame de Florenville, et Jean Lardinois, son fils, faire accord avec le prieur de Chiny, au sujet du moulin de Sainte-Cécile; dans le même siècle, il est fait mention d'Otto de Florenville et, en 1375, d'Amoux de Florenville. Plus tard (XVI<sup>e</sup> siècle), la terre noble de Florenville passa à Robert de la Marck; mais Charles-Quint s'en empara et la réunit à ses domaines, parce que Robert avait embrassé le parti de la France.

Je pourrais encore mentionner quelques chartes du moyen âge qui, je pense, n'intéresseraient que peu ou point le lecteur. Aucun fait tout à fait saillant n'est à noter. J'aborde quelques faits de l'histoire contemporaine.

À la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle, Florenville, proche d'Orval et de la frontière, eut, comme presque tout le Luxembourg, à souffrir des révolutionnaires français. C'était l'époque de la *guerre des Paysans*. Cette guerre, que les Français considéraient comme une guerre de brigandage, a été réhabilitée par les historiens, entre autres par un ancien membre de la Chambre, M. Aug. Orts, dans son livre : *La Guerre des Paysans*; par notre romancier national Henri Conscience : *De Boerenkrijg*; par Augustin Thys : *De Belgische Conscrits in 1793 en 1798*; par Clip : *La Vendée belge*; par l'abbé Franz Van Caeneghem : *La Guerre des Paysans*; par l'abbé Zorn : *Der Klöppelkrieg*, etc. L'anniversaire de cette guerre patriotique a été célébré avec éclat, il y a quelques années, dans notre pays et, par souscription publique, plusieurs monuments ont été élevés aux malheureux défenseurs paysans.

On sait assez, maintenant, que ce fut par la fraude et la violence que la France nous imposa sa domination à la fin de ce malheureux XVIII<sup>e</sup> siècle. Si quelques Belges, séduits par les avantages que promettait le triomphe de la Révolution, firent bon marché de la nationalité, la masse du peuple ne marcha pas avec eux; le régime nouveau lui était

antipathique et devait l'être plus encore par les circonstances déplorables qui en avaient marqué le début. Aux calamités qui accompagnent toute invasion étaient venus se joindre les emprunts forcés, les réquisitions militaires et surtout ces dispositions, niées parfois et toujours odieuses, qui poursuivaient le citoyen jusque dans l'asile inviolable de sa conscience : fermeture des églises, proscription du service divin, profanation des objets du culte, expulsion des prêtres, défense de célébrer le repos du dimanche, tout cela au profit des farces ridicules dont la Convention avait composé le culte de la République. Que de colères cette ignoble tyrannie ne devait-elle pas soulever parmi les populations pieuse-



Florenville. — L'église.

ment attachées au culte de leurs ancêtres, au Dieu dont on avait été jusqu'à proscrire la croix comme un emblème de sédition !

Ces colères néanmoins furent pendant quelque temps refoulées au dedans des cœurs. La République française triomphante partout, en imposait à ses ennemis et la terreur comprimait la haine. Mais cette prospérité s'arrêta. Le départ de Bonaparte pour l'Égypte fut le signal des revers et, comme remède à une situation difficile, le Directoire fit décréter la conscription militaire. Cette loi, datée du 5 septembre 1798, fut suivie, peu de semaines après, — 23 septembre, — d'un appel de 200,000 hommes.

Il s'agissait de faire exécuter la mesure. Cette exécution, qui venait

chez nous se joindre à tous les griefs précédents, qui survenait à une époque où les armes françaises avaient perdu de leur prestige, devait provoquer une explosion. Elle éclata avec violence dans les parties du pays où les populations, restées plus étrangères au mouvement du siècle, ne comprenaient pas les tempéraments auxquels on se résignait ailleurs. Telles étaient les populations de la Campine et de l'Ardenne.

Ici, l'exécution de la mesure devait rencontrer plus de difficultés encore. A la suite des maladies contagieuses et de tous les fléaux qu'avait valus à notre pays l'ambition de Louis XIV, le duché de Luxembourg avait été horriblement dépeuplé. Pour remédier au mal, le gouvernement espagnol d'abord, puis le gouvernement autrichien s'étaient engagés à ne pas y envoyer des recruteurs sans avoir obtenu l'autorisation du conseil provincial, qui ne l'accordait pas aisément. Ce privilège, dont on s'était fait une habitude depuis cent ans, ajoutait un obstacle de plus à ceux que rencontrait déjà l'exécution des ordres du Directoire.

Dans le système de constitution de l'an III, encore en vigueur alors, il existait des commissaires chargés de surveiller et de requérir l'exécution des lois auprès de ce qu'on appelait la municipalité du canton. La plupart étaient des hommes tarés, parfois des moines défrôqués qu'on semblait avoir choisis uniquement pour braver l'opinion et insulter la conscience publique.

Pour repousser les Français, des corps francs se formèrent partout. L'opinion publique venait en aide à ceux qui avaient pris la tête du mouvement insurrectionnel, car les populations, exaspérées par les déprédations des oiseaux de proie que la Convention avait lâchés sur nos provinces, s'enrôlaient avec empressement pour préserver le territoire d'une nouvelle invasion. Un de ces corps, levé à Florenville et dans les environs, avait pour chef un homme dont le nom doit être sauvé de l'oubli. Les documents de l'époque ne le désignent jamais que par ces mots : *Le maître d'école de Florenville.*

C'était, en effet, un modeste instituteur de village, qui, sous un extérieur pacifique, cachait une âme fortement trempée. Il s'appelait Massart et se rendit bientôt célèbre par son courage, non moins que par la hardiesse aventureuse avec laquelle il sut mettre à profit sa connaissance des lieux. Il pénétrait déguisé au milieu des ennemis pour découvrir leurs projets, et, presque toujours, le succès couronnait son audace.

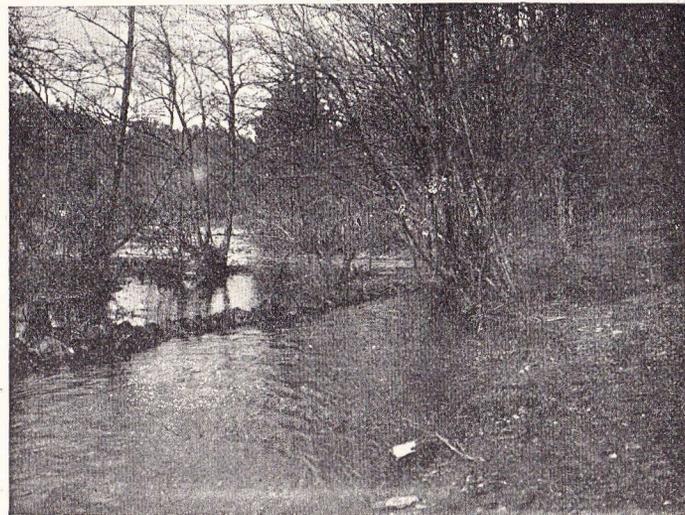
Jeantin, dans son roman de la *Fin d'Orval*, a fait une réputation un peu surfaite à Massart. Il est juste de dire pourtant que l'instituteur eut le courage de ses opinions et ne cacha point son antipathie pour les républicains de 1793. Il aimait sa patrie et abhorrait conséquemment les envahisseurs qui tentaient de s'en emparer pour y introduire le régime

nouveau. Aussi payait-il de sa vie l'impétuosité de son zèle. Les registres raris aux de Florenville contiennent cette mention :

« 1793, le 17 mai, à quatre heures du matin, a été tué à Florenville, par les soldats français, Charles Massart, maître d'école au dit lieu, inhumé le 18 d.to. — P.-F. Maboge, curé de Florenville. »

\* \* \*

*Florenville* — Flore en ville, la ville des fleurs — est admirablement située sur une élévation de la rive gauche de la Semois. La plus grande partie de la localité se trouve sur le plateau. Des maisons propres et bien



La Semois près de Florenville.

bâties, beaucoup de magasins bordent les deux côtés de sept ou huit routes qui se réunissent à la Grand'Place, d'une superficie d'environ un hectare. Quelques habitations semblent avoir dégingolé le long du flanc abrupt jusqu'au bord de la rivière. Ses rues larges et bien percées lui donnent une apparence de ville. Cette commune, bien que très prospère, grâce à la gestion intelligente et prudente de ses édiles, a conservé son caractère rural qui en fait le charme. Les hôtels ont gardé la simplicité d'autrefois; le touriste y est reçu avec cordialité : il est l'objet de soins empressés, mais dénués de tout l'attirail clinquant et... coûteux des caravansérails des capitales.

Florenville est donc à tous les points de vue un excellent centre d'ex-

cursions. Sans sortir du village on jouit, à cause de sa position heureuse et élevée, d'un merveilleux panorama.

Prenons le chemin de la belle église, la perspective est admirable. Là-bas, à droite, la Semois sort de la forêt de Chiny, longe le village de *Lacuisine*, où elle passe sous un pont construit pour la route de Neuf-château et sous celui du chemin de fer qui barre le paysage, trace un vaste demi-cercle dans les prairies situées à nos pieds, tourne ensuite à gauche sur *Martué*, se rapproche de son cours supérieur, et va enfin se perdre dans les bois vers la *Forge-Roussel*. A l'œil nu, on englobe une vaste étendue de terrain aux nuances variées.

Ici, ce n'est plus l'Ardenne des landes et des fortes côtes des hauteurs au delà de Chiny et des Epioux, mais c'est toujours l'Ardenne de roc, et ce roc c'est toujours le schiste qui, de-ci de-là, se montre à la surface. Seulement, ici, l'humus a été abondant et riche, et partout où le paysan diligent a promené sa main laborieuse, on voit la terre, généreuse en sa pauvreté, donner tout ce qu'elle peut donner aux exigences de l'appétit humain. Ça et là, ainsi que les carrés d'un damier, les petits enclos se montrent, couverts de froment, de méteil ou de seigle, de pommes de terre ou d'avoine, de prés et de pâturages. Le Luxembourg méridional se confond avec l'Ardenne.

Mais ce ne sont guère là que des échappées au travers des clairières. De tous côtés, des forêts majestueuses tressent une couronne de verdure à ce tableau ravissant : l'arbre aux frondaisons touffues et nourries, aux troncs robustes et noueux, domine partout. L'hiver lui-même, le morne hiver qui dépouille les arbres de leur parure et recouvre la terre d'un manteau d'hermine, n'ôte pas beaucoup de sa poésie à ce paysage éblouissant. Les chaumes, qui se laissent voir çà et là, abritent peut-être des pauvretés peu en harmonie avec l'ensemble du tableau, mais ce sont des pauvretés viriles, résignées, presque conservées volontairement. Une philosophie fière et calme garde ces âmes de paysans d'une ambition mesquine, d'une sordide envie, et l'on ne trouve que peu le campagnard âpre au gain, jaloux du succès d'autrui, esclave de la terre vers laquelle il se courbe, tel enfin que l'a peint Zola, d'après ses hideux modèles de la Beauce ou de la Sologne.

Excursionnez dans les environs, en amont, en aval de la Semois, sur les hauteurs des Epioux ou dans les fonds de Williers et d'Orval, partout la nature est belle, mais d'aspect différent. Ici, ce sont de délicieuses petites montagnettes d'étagère; là, le chapelet de gentils petits lacs est allongé sur les hauteurs fangeuses. Les forêts de sapins, de bouleaux et de hêtres rabougris, leurs rudes pâturages, leurs taillis touffus piqués d'anémones et de gentianes jaunes couvrent les sommets. Dans les ravins

rougeaient, en été, des framboises et des mûres qui dégingolent pittoresquement le long des pentes escarpées. Maints ruisselets de cristal y sourdent de rocs moussus, maintes cascates y font de pierre en pierre des bonds acrobatiques; dans le mystère des vallons, maints oiselets rôdent en piaillant et chantent en chœur avec les sources. Les Ardennes ici n'ont pourtant pas oublié que toute montagne réputée devait, par endroits, avoir l'air terrible. De vieux chemins forestiers y longent des précipices, d'énormes blocs bruns, gris ou noirs y surplombent des sentiers abrupts, des sommets s'y hérissent de rochers inquiétants. Mais ces précipices semblent dire au touriste : « Ne vous inquiétez donc pas ! Nous ne sommes effrayants que pour la frime. » Et les rocs affreux murmurent : « Rassurez-vous. Il n'y a pas de danger. Nous sommes solides comme le Pont-Neuf. Laissez venir à nous les vieillards et les enfants. »

Ces charmantes Ardennes de Florenville se prêtent donc tout à fait à ce que j'appellerais volontiers « l'alpinisme à la papa ».

\* \* \*

Un Comité des Sites et Promenades existe à Florenville. Il est très actif et rend les plus grands services aux touristes.

M. le docteur Famenne avait organisé avant la guerre un intéressant Musée de la Vie ardennaise dans une dépendance de sa propriété de Memabille, à Florenville

Ce petit musée, si original, a été odieusement pillé par nos envahisseurs boches. On projette de le faire renaître prochainement.

Orval.

Géographiquement parlant, Orval n'appartient plus au bassin de la Semois. Mais peut-on quitter Florenville sans aller saluer ses pittoresques ruines? Une belle route (8 km. 500 m.) y conduit. Le train vicinal Etalle-Villers-devant-Orval dessert les ruines.

Ces superbes ruines ont été partiellement restaurées pendant la guerre sous la direction de M. le professeur Closset, de l'Université de Gand, un spécialiste en cette matière. Il est mort à la fin de la guerre. Grande perte pour les sciences belges.

Pour conduire le touriste dans le dédale de ces ruines, les plus importantes du pays, je me suis adressé à l'historien d'Orval, M. l'aumônier N. Tillière. Avec son amabilité si connue des amis d'Orval, il a bien voulu me servir de cicerone d'abord et écrire quelques pages à l'adresse de MM. les touristes.

Nul mieux que lui ne connaît ces ruines. Quel régal que d'y être guidé par lui ! N'a-t-il pas, ainsi que le P. jésuite Goffinet, étudié tout le passé d'Orval dans ses détails les plus minutieux ? Autre Œdipe, n'a-t-il pas interrogé, pendant une grande partie de sa vie, le sphinx des murs croulants de la célèbre abbaye, gratté la mousse, soulevé les ronces et autres plantes parasites dont les ans avaient revêtu les ruines, pour reconnaître la destination d'antan de tel ou tel endroit ? N'y a-t-il pas rêvé en poète délicat et fait vibrer sa lyre si féconde ? Il offre aux membres du T. C. B. quelques-unes de ses charmantes poésies.

L'historien luxembourgeois, connu pour sa grande bonté, martyrisé par les troupes allemandes au commencement de l'occupation, est décédé au presbytère de Jamoigne, le 13 septembre 1916. Je ne puis parler d'Orval sans me souvenir de ce très regretté ami.

Le souvenir de ce prêtre affable, fouilleur ému de ce passé qu'il racontait en poète, restera vivant longtemps encore parmi la population du diocèse de Namur. Par ses publications, il s'est érigé lui-même un monument impérissable.

*Courte notice historique.* — Avant d'introduire le voyageur dans ces ruines toujours grandioses, malgré les ravages des ans, nous croyons lui être agréable en redisant à grands traits les destinées du vieux monastère.

Depuis longtemps, Orval est célèbre dans la contrée. De bonne heure, la paix embaumée du Val d'Or a séduit les âmes avides de solitude et de recueillement.

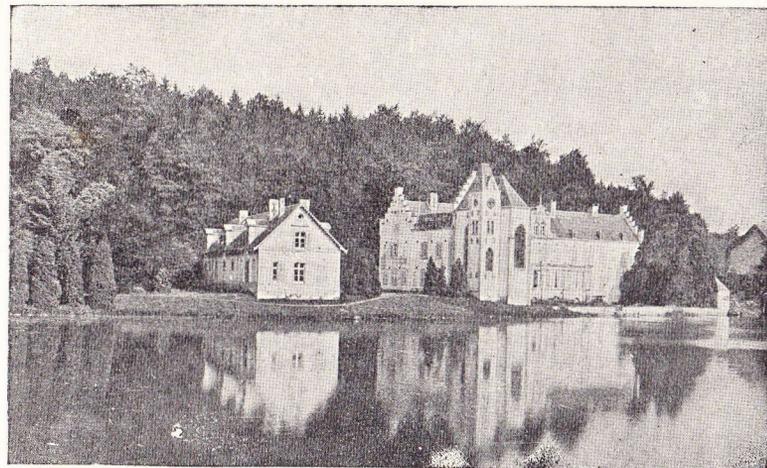
Dès le VI<sup>e</sup> siècle, dit-on, de pieux ermites de Saint-Augustin s'étaient établis au bord du ruisseau enchanteur. Un jardin étroit, un modeste oratoire, d'humbles cellules suffisaient à leur piété et à leurs besoins. Que de vallons du Luxembourg ont été ainsi sanctifiés !

Au milieu des guerres incessantes qui ensanglantèrent l'Italie, au XI<sup>e</sup> siècle, un comte de Chiny, dit-on, tomba sur le champ de bataille. Des religieux calabrais ramenèrent sa dépouille mortelle au manoir de ses pères. En passant par Orval, ils virent la beauté du vallon et les cellules abandonnées des premiers solitaires. Bientôt leur décision est prise; et, avec la permission du comte de Chiny, ils fixent là leur établissement vers l'an 1070. Ce sont ces bénédictins qui auraient commencé les constructions voisines de la porte d'entrée et bâti l'ancienne église. C'est douteux; du moins ils vinrent en 1070.

Mais ces religieux italiens, peu accoutumés aux rigueurs de nos climats, furent bientôt rappelés par leurs supérieurs, malgré les regrets du comte de Chiny et de la contrée tout entière. La pieuse colonie reprit le chemin de la Calabre, après un séjour de trente-huit ans.

En 1110, des chanoines de Trèves, appelés par le comte de Chiny, vinrent prendre leur place. Leur œuvre fut frappée d'impuissance. Peu nombreux, vieux, emportés tour à tour par la mort, ils disparurent bientôt. Et Orval allait tomber dans l'oubli lorsque les Bernardins en prirent possession.

Albéron de Chiny était évêque de Verdun. Venu à Reims, pour assister à un concile, il y rencontra saint Bernard, auquel il demanda d'envoyer quelques-uns de ses religieux dans l'antique vallon. Et, en 1131, une colonie de sept cisterciens, partis de Trois-Fontaines et conduits par leur illustre réformateur, arrivèrent au Val d'Or, avec des



Château d'Orval.

reliques précieuses de saint Martin, évêque de Tours, et le corps de saint Menne, soldat égyptien, que l'évêque de Verdun avait donnés comme gage de prospérité. L'abbé Constantin fut leur premier supérieur.

Depuis 1131 jusqu'en 1743, les fils de saint Bernard ont vécu dans le vallon fameux, l'ont embaumé de leurs prières, fécondé de leur travail, illustré de leur savoir. Il y eut certes des jours sombres durant cette longue période : la discipline parfois relâchée, la foi menacée par le jansénisme, quelques fautes personnelles, ce sont là des taches regrettables. Mais toujours il y eut des saints; et les vieillards, témoins des derniers temps d'Orval, parlaient toujours avec émotion et avec respect de ce qu'ils avaient vu et entendu. La vérité a des droits qu'il n'est point permis de laisser prescrire.

La vie d'un religieux d'Orval se partageait entre le travail et la prière : le jour, il était au chœur, au lectroir ou salle d'étude commune, dans les jardins, dans les champs, dans les bois ou dans les ateliers intérieurs; la nuit, il la passait dans sa cellule ou dans les dortoirs. Les religieux se réunissaient au réfectoire, de onze heures du matin à onze et demie et de cinq heures à cinq heures et demie. La nourriture consistait en légumes cuits à l'eau et sans graisse, sauf deux exceptions par semaine, où le menu était meilleur : une fois d'œufs et une fois de poissons.

C'est le 23 juin 1793 que les premiers boulets atteignirent les murailles. De la hauteur où ils étaient placés, les soldats du général Loison purent consommer sans peine et contempler à leur aise leur œuvre de mort. Pendant six semaines entières, l'incendie continua à dévorer ce que la mitraille et le pillage avaient épargné.

De longues files de chariots emportèrent au loin les objets précieux, les ustensiles et les meubles : aussi en est-il resté fort peu dans le pays.

Depuis lors, les vastes ruines, toujours debout, rappellent de grands souvenirs et de lugubres destinées. Un jour, elles ont paru sortir de leur tombeau séculaire : le 20 août 1882, dix mille personnes étaient accourues pour y fêter saint Bernard, et cette fête grandiose a laissé dans les cœurs d'ineffaçables souvenirs.

### LES RUINES.

Orval, depuis le jour des colères divines,  
Que de lustres déjà sur tes vastes ruines  
Ont passé lentement!  
Au pied de tes vieux murs dévorés par les flammes  
Que de fois sur tes deuils les pleurs des grandes âmes  
Ont coulé tristement!

.....  
Et l'étranger ému vient voir encor ta place,  
Et des âges de foi reconnaissant la trace  
Il gémit sur ton sort.  
Il touche avec respect tes moellons et tes marbres;  
Il aime à contempler derrière tes grands arbres  
L'astre-roi qui s'endort.  
Mais combien j'ai souffert devant cette autre foule  
Qui trop souvent, hélas! d'un pied joyeux te foule  
Sans songer à tes deuils.

(Fragment.)

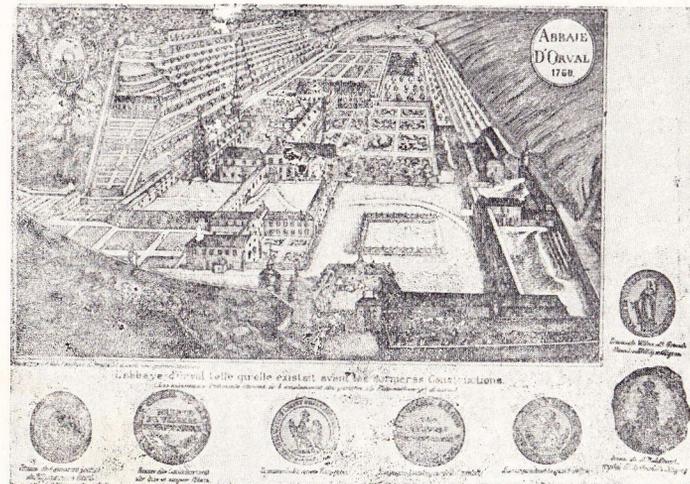
N. TILLIERE.

*Itinéraire* : I. *L'ancienne Abbaye* : Avant d'entrer dans l'enceinte du monastère, le touriste promène autour de lui son regard étonné. Là-bas, où s'élève aujourd'hui une ferme en pleine activité, c'étaient jadis

les fameuses forges d'Orval, activées par l'eau du grand lac qui s'étend devant le château, et par l'eau qu'un vaste aqueduc amenait le long de la route de Limes depuis l'étang de Neuf-Moulin. C'est un beau travail qui mérite d'être visité.

Le château est moderne. Autrefois simple maison du régisseur de la forge, il fut occupé par le prince Pierre Bonaparte et sa famille. Le prince Roland y vécut et la princesse Marie y est née. Il fut aménagé dans son plan actuel, vers 1865, par feu M. le baron de Loen d'Enschede.

A gauche du chemin des ruines, vous voyez une maison d'apparence



Orval. — Vue générale prise vers le milieu du XVIII<sup>e</sup> siècle, avant le commencement des constructions nouvelles.

modeste parmi des murs ruinés : c'est l'ancien Auditoire, ou Palais de Justice; c'est là que les juges séculiers rendaient la justice au nom du seigneur abbé. Si la peine de mort était prononcée, on pendait *haut et court* sur la hauteur qui domine l'Auditoire; si ce n'était qu'une peine infamante, on attachait le coupable au carcan sur la pointe formée à l'est du mur d'enceinte par la bifurcation des chemins d'Izel et de Jamoigne.

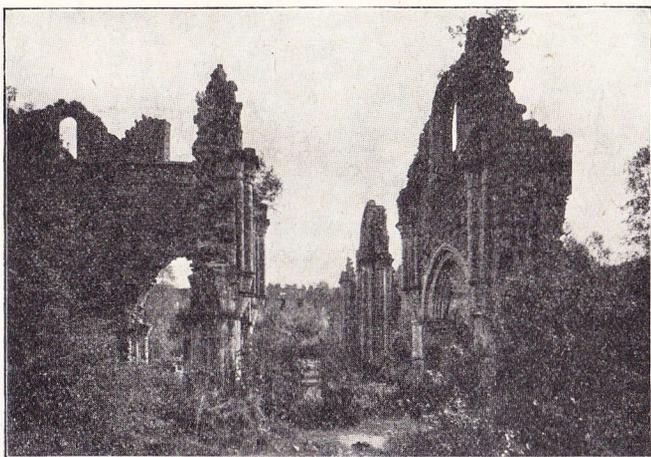
Montez sur l'éminence qui domine le verger; vous aurez une splendide vue d'ensemble.

Nous voici à la porte de l'Abbaye : à gauche, ce petit coin devenu jardin, était le cimetière des étrangers, des pauvres, des ouvriers de la

vallée; à droite, c'était le jardin botanique, où l'on cultivait mille plantes rares.

La porte, comme le bâtiment adjacent, a été réparée en 1878 d'après un ancien plan. Elle garde la niche vide de Notre-Dame d'Orval et les écussons meurtris des familles nobles, bienfaitrices de l'Abbaye, des rois et empereurs qui la prenaient sous leur protection.

Voici d'abord une première cour : c'est la cour commune ou des aumônes, dans laquelle plusieurs fois la semaine on distribuait aux pauvres de passage des vivres, des médicaments, de l'argent; à gauche, la loge du portier avec les clefs symboliques au-dessus de la porte, puis les



Orval. — Partie intéressante de l'abbaye du moyen âge.

logements destinés aux étrangers qui tous avaient le droit de séjourner pendant trois jours sans aucune rétribution; au fond, au-dessus du passage qui relie les deux cours, l'église Sainte-Marguerite, qui garde encore sa rosace et les premières marches de ses escaliers; desservie par le prieur, elle servait de paroisse aux étrangers ordinaires et surtout aux ouvriers des carrières et des forges; à droite, des logements d'étrangers, puis tous ces bâtiments qui se prolongent parallèlement au jardin botanique et qui servaient de vacheries, de porcheries, d'étables.

Nous sommes dans la seconde cour. Nous voyons fuir vers notre gauche toute l'ancienne abbaye bénédictine. Tout en face, ces hauts murs, sans style et sans goût, c'est l'abbaye moderne, rêvée par l'abbé dom Scholtus : laissons-la, nous en parlerons à part.

Au milieu de la cour, un réservoir, alimenté par un jet d'eau, servait d'abreuvoir pour le bétail. Les murs qui bordent la cour à droite sont des débris du moulin, de la brasserie, des usines, etc. Les moines exerçaient tous les métiers. C'est au delà de ces bâtiments que s'élevait,



Taque de foyer représentant Notre-Dame d'Orval, au Musée d'Arlon.  
(Cliché de l'Inst. arch. du Lux.)

croit-on, l'humble demeure des ermites de Saint-Augustin. De ce côté et tout au bout, se dresse la halle où s'entassaient les dîmes payées à l'Abbaye; elle a aussi été restaurée.

En se retournant vers la gauche, le visiteur aperçoit la *Tour du contrebandier*, qui servait de prison; mais on a beau y chercher les oubliettes, on ne les découvre pas. Au pied des terrasses se dresse un pan de mur

surmonté d'une énorme cheminée et percée de deux fenêtres ogivales qui font rêver à quelque chapelle. Au rez-de-chaussée était la cuisine, dont la cheminée reste debout et qui, à droite, s'ouvrait sur un réservoir alimenté par les eaux de la fontaine Mathilde et rempli de poissons. A l'étage c'était la salle des banquets, où se sont assis tant d'illustres personnages. Un corridor intérieur communiquait de la salle des banquets au quartier réservé aux nobles étrangers.

La vie religieuse s'accommode mal du bruit et du tumulte extérieur; aussi la règle, malgré sa charité sans bornes, tenait en dehors du monastère proprement dit tout ce qui pouvait troubler le calme et la paix de la solitude.



Orval. — Un coin des ruines.

Pénétrons dans le couvent lui-même. C'est d'abord la cour des religieux profès; ils sont plus près du monde, parce que leur âge et leur expérience les mettent mieux à l'abri de ses dangers. Au coin à droite, c'est la *Tour du trésor ou des archives*, bâtie à l'écart pour la préserver de l'incendie. Hélas! tout a péri dans les flammes! Puis c'était le réfectoire et la bibliothèque, aux murs desquels on a ravi leurs riches moellons.

Entrons dans l'autre cour : c'est celle des novices. A gauche, des cellules; en face, dans le bâtiment reconstruit, l'atelier de peinture, puis la chapelle des Saints-Anges; enfin, la fameuse *fontaine Mathilde*; à droite, tout près de la fontaine, la façade de l'église Notre-Dame, et en deçà, le bâtiment de Saint-Bernard, auquel on a donné ce nom, parce

que, d'après la tradition, saint Bernard y séjournait quand il venait visiter ses fils.

La fontaine Mathilde était couverte. Une légende a pour jamais joint le nom de la pieuse comtesse aux souvenirs d'Orval.

#### LA FONTAINE MATHILDE.

Elle avait les yeux pleins de larmes  
La châtelaine de Chiny  
Son front avait perdu ses charmes  
Et son bonheur était fini.

Un époux cher à ses tendresses  
En mourant fit couler ses pleurs;  
Ravi trop tôt à ses caresses  
Son fils raviva ses douleurs.

Brisé sous le poids de l'épreuve  
Son cœur était au désespoir,  
Et sous son long voile de veuve  
Elle errait du matin au soir.

Seul avec elle un jeune page  
Suivait ses pas dans les forêts,  
Et bien souvent à l'Ermitage  
Ensemble ils portaient leurs regrets.

.....

Longtemps près de l'onde limpide  
Mathilde a suspendu ses pas,  
Elle y rêvait au cours rapide  
De tous les bonheurs d'ici-bas!

Puis tout à coup sa main fiévreuse  
Se plonge au cristal embaumé,  
Et la source à jamais fameuse  
Ravit son anneau bien-aimé.

D'un chaste nœud c'était le gage;  
Son époux l'avait fait bénir;  
Ses lèvres depuis son veuvage  
Baisaient souvent ce souvenir.

« Aujourd'hui ma voix vous implore,  
» O Vierge, qui sondez les flots!  
» En ces lieux où l'on vous honore,  
» Serez-vous sourde à mes sanglots?

.....

» Oh! rendez-moi mon alliance;  
» Qu'elle luise encore à mes doigts!  
» Je vous offre en reconnaissance  
» Mes champs, mes vallons et mes bois! »

Elle avait dit; et la fauvette  
Se tut au vieux buisson noirci;  
Sur ses gazons la pâquerette  
S'inclina pour prier aussi.

Et tout à coup du sein de l'onde  
Vole un poisson d'azur et d'or.  
O merveille! Sa lèvre blonde  
Portait le précieux trésor!

. . . . .  
Et chaque jour à la fontaine  
Le pèlerin vient boire encore.  
D'une eau fraîche elle est toujours pleine  
La sainte source à l'anneau d'or!

Une pierre vieillie garde quelques lettres rongées par le temps : on dit qu'un gobelet d'argent attaché à une chaîne scellée dans la pierre servait au pèlerin pour boire l'eau de la fontaine regardée comme miraculeuse.

L'église Notre-Dame fut pendant six siècles et demi la grande église de l'Abbaye. L'église, consacrée en 1124 par l'évêque de Verdun, disparut dans l'incendie de 1250 et fut remplacée au XIII<sup>e</sup> siècle par l'église actuelle. On y reconnaît différents styles successifs : d'abord, à cette époque, on utilisait les ressources disponibles et l'on suspendait les travaux en attendant de nouveaux revenus; puis cette église fut incendiée en 1526, rebâtie en 1533, incendiée encore en 1637, rebâtie en 1642 et restaurée en 1680. Du reste, le visiteur peut hésiter : car les architectes sont loin d'être d'accord pour fixer la date des différents détails et le caractère du style. — Dans l'église, remarquez la porte d'entrée, dont la largeur fut diminuée après l'incendie de 1637, l'effondrement de toute la nef reconstruite à cette époque et la conservation du chœur qui remonte au XIII<sup>e</sup> siècle, la dimension des colonnes mises à découvert, la rosace et la fenêtre trégeminée du transept, les chapiteaux des colonnes et les immenses contreforts de l'abside. Il y a là un riche terrain pour les études d'architecture.

Le long de la nef de gauche s'étendait le lectroir, où les religieux lisaient et étudiaient la Bible et ses commentaires; des arbres y ont crû et offrent au touriste l'ombrage rafraîchissant de leurs rameaux. — A droite



Orval. — Ensemble des ruines.

du chœur, une porte s'ouvre : c'est par là que les religieux, après l'office, sortaient, murmurant le *miserere*, pour aller au cimetière où leurs frères dormaient à l'ombre de la modeste croix de bois. — La nef de droite était longée par un des côtés des anciens cloîtres, qui formaient un carré parfait longeant tour à tour l'église, les appartements de saint Bernard, le quartier abbatial et la salle du chapitre, et renfermaient une cour intérieure; les détails d'architecture qui restent prouvent combien ils étaient ouvragés. Une large porte les reliait à l'église. Au nord des cloîtres s'ouvrait la salle du chapitre, l'une des plus belles places à visiter à cause de la richesse architecturale de ses ogives et de ses colonnades, et aussi des divers matériaux que l'on s'est plu à y réunir.

A l'est des cloîtres s'étendait tout le quartier abbatial que les décombes empêchent de visiter et qui sans doute servit à d'autres usages depuis l'abbatial bâti aux flancs de la colline de Montaigu.

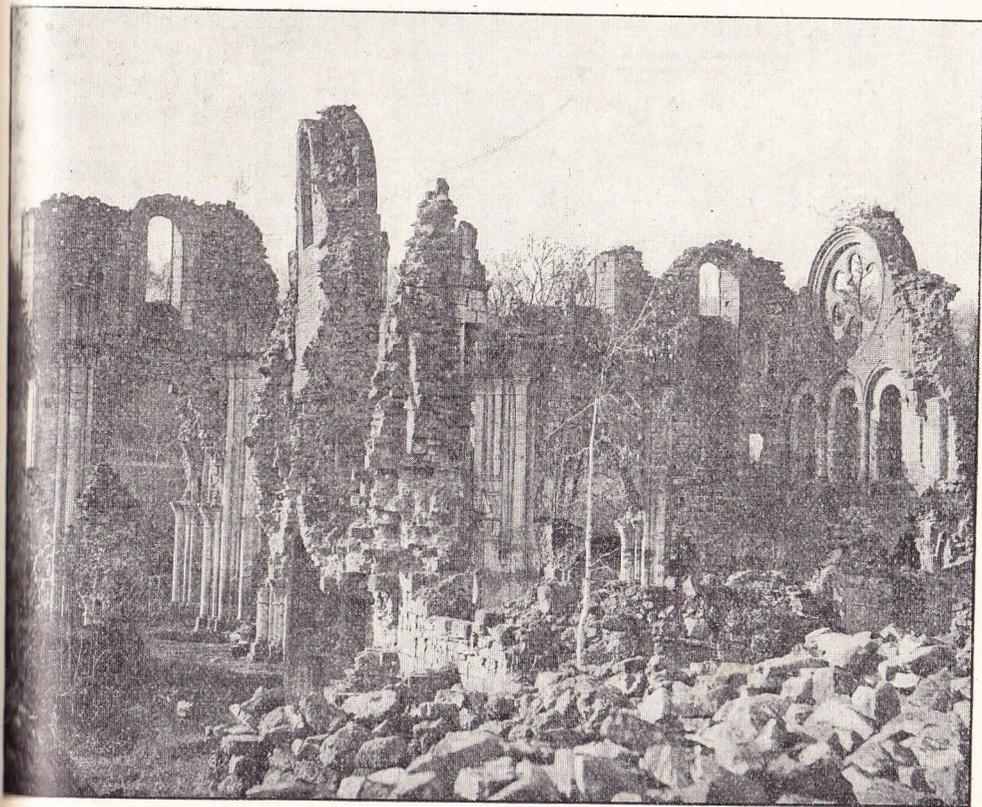
A l'étage était le dortoir des religieux, dont on voit encore les étroites fenêtres et où l'on arrivait de l'église par les cloîtres et un vaste escalier adossé à la salle du chapitre.

Revenons maintenant sur nos pas, tournons le chœur de l'église en passant sur les débris des sacristies et de l'ancien cimetière, longeons le vieux lectroir et nous voici au pied du sentier qui mène à Montaigu. D'un regard nous découvrons tout l'ancien potager; si l'on a réparé les murs, on n'a rien changé au plan primitif; et devant ce même bassin, où le jet d'eau retombe avec son clapotement monotone, bien des religieux sont venus rêver à la rapidité des heures et à l'incertitude de la vie. Les serres sont de date récente.

Gravissons le chemin de Montaigu; à mi-côte, de vastes substructions nous rappellent l'abbatial bâti par Bernard de Montgaillard. Ce rigide réformateur, mal accueilli par la communauté, vivait en dehors d'elle et n'apparaissait que rarement parmi les religieux. Il arriva à la fin du XVI<sup>e</sup> siècle, et à force d'énergie et de zèle, il rétablit l'amour de la règle et la fidélité à la discipline.

Reposons-nous à Montaigu à l'ombre du rejeton de l'antique tilleul dont un banc circulaire trace la circonférence. De là, contemplons le tableau qui se déroule devant nous; admirons la chapelle et l'hermitage contigu, souvenir touchant de saint Thibaut, fils des comtes de Champagne, alliée à la famille de Chiny; le noble saint vécut en ermite dans le pays et après sa canonisation, la famille de Chiny demanda dans l'enceinte de l'Abbaye, qui lui devait tant, un monument en l'honneur de son illustre parent. L'antique chapelle a disparu : celle que nous voyons, si élégante et si coquette, est de date beaucoup plus récente (XVII<sup>e</sup> siècle). Un ermite veilla sur elle jusqu'à la révolution française.

Avant de descendre, suivons la terrasse et montons par le premier passage libre : C'est de là que l'on découvre le plus beau panorama de la vallée. Puis venons reprendre le petit sentier âpre et escarpé qui descend presque à pic; à ses pieds des murs en ruine. C'est l'ancienne salle de dissection où les chirurgiens et les médecins de l'abbaye faisaient leurs études anatomiques.



Orval. — Les ruines. Autre ensemble.

De là, jetez un coup d'œil dans la vallée. C'est une immense prairie, encadrée de jardins en terrasses superposées et terminée par un mur élevé. Allez jusque-là : vous verrez une cave et la pêcherie en excellent état de conservation; dans cet immense bassin de pierres, l'eau tombait avec les poissons de l'étang noir, qui est au delà du mur d'enceinte; un grillage empêchait les poissons de s'échapper et la pêche était facile.

Un bâtiment s'élevait jadis adossé au mur du fond : c'était l'*orangerie*, sorte de lieu de repos où les religieux convalescents aimaient à se réfugier.

*La nouvelle Abbaye.* — La course a été longue déjà : reposons-nous devant l'abbaye moderne et cherchons-en l'histoire.

Les anciens bâtiments étaient fort dispersés et la discipline pouvait en souffrir. L'abbé Dom De Meuldre, au XVIII<sup>e</sup> siècle, songea à construire une abbaye sur un plan régulier; ce devait être un immense rectangle dont trois côtés seulement furent terminés; le quatrième devait s'élever sur l'emplacement du cimetière des religieux et de la splendide église de Notre-Dame.

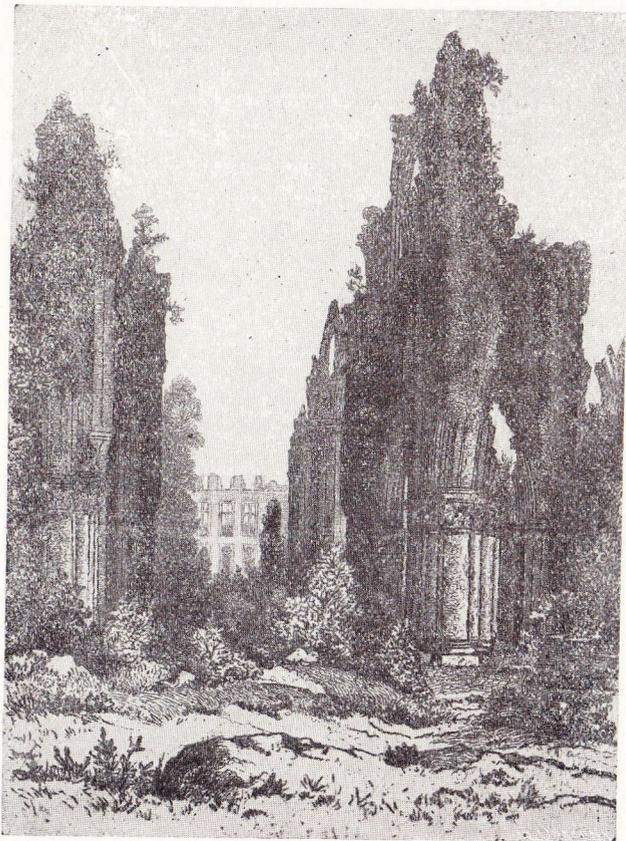
Une circonstance particulière excita encore l'abbé à réaliser ce plan. Les richesses de l'abbaye avaient attiré l'attention du gouvernement général, qui voulait faire verser presque tous les revenus dans la caisse des consignations et allouer aux religieux une rente annuelle. Pour échapper à cette espèce de confiscation, l'abbé crut ne pouvoir mieux faire que de tout dépenser en bâtiments. Les sous-sols coûtaient plus d'un million.

On avait sans doute reconnu combien la vallée est humide et froide. Aussi toutes les nouvelles constructions sont élevées sur des voûtes immenses, dont l'étendue et la perfection attestent un génie prévoyant : ce sont de vastes travaux d'assainissement, et nullement les repaires de l'opulence et de la sensualité.

Au centre de cet amas de bâtiments était l'église de Saint-Bernard, si riche de marbres et d'or, si vaste dans ses proportions. Elle était entièrement voûtée; sous le chœur on peut voir encore la place réservée à la sépulture des abbés, qui d'ailleurs n'ont pas eu le temps d'en jouir : en effet, consacrée en 1776, la brillante église tombait en 1793 sous le fer et le feu de la haine révolutionnaire. Çà et là s'étaient éparses de larges dalles avec leurs inscriptions effacées, qui ont été arrachées aux tombeaux des comtes de Chiny. La façade de cette église regardait le réservoir de la grande cour.

A gauche de cette façade, derrière la tour aux Archives, était l'appartement de l'évêque et au-dessus celui du père prieur. A droite, c'étaient les appartements princiers avec leurs grandes fenêtres, et au-dessus, ceux de l'abbé. Devant s'étendait la cour d'honneur, où arrivaient les brillants équipages. Sur le perron en saillie, dont on a enlevé les revêtements en marbre, les dignitaires de l'abbaye recevaient leurs illustres visiteurs et les introduisaient dans le grand vestibule, où une épaisse marche en marbre rouge rappelle la naissance du superbe escalier d'honneur. Après

avoir traversé le vestibule, nous voilà devant les nouveaux cloîtres qui longent d'abord ces somptueux quartiers, puis à gauche l'église Saint-Bernard, en face de la salle du chapitre, et, à droite, le réfectoire des religieux. On pense que la cour intérieure devait servir de lieu d'inhumation quand aurait disparu l'ancien cimetière.



Orval. — Ruines de l'abbaye.  
(D'après une eau-forte de S. A. R. feu la Comtesse de Flandre.)

Reprenons à l'aile droite; et dans leur monotone symétrie, nous voyons s'aligner des bâtiments sans fin : tout près de la scierie, le réfectoire des étrangers, des cuisines dont l'âtre est encore en place, le réfectoire des religieux avec son armoire à la vaisselle et son évier, puis les chauffoirs. Au côté du nord, c'est la bibliothèque, quelques cellules, l'infirmierie et

enfin la pharmacie qui confinait ses produits dangereux dans le sous-sol tout près de la salle de dissection. A l'étage c'étaient des cellules qui toutes regardaient vers l'extérieur. On peut remarquer que ces bâtiments nouveaux sont forts étroits : un corridor, puis la largeur d'une cellule, et c'est tout.

Derrière l'abside de l'église Saint-Bernard se détache une tour : c'est la tour de punition, en dessous de laquelle passe le ruisseau. C'est là, sans doute, dans une place solitaire que, de loin en loin, on contraignait l'un ou l'autre récalcitrant à de salutaires méditations.

Rarement le visiteur se hasarde parmi les décombres des nouveaux bâtiments, tant l'accès y est difficile ! Malgré les regrets de certains touristes qui reprochent aux ruines d'avoir perdu quelque chose de leur sauvage horreur, depuis qu'on y a fait des travaux de déblaiements, nous croyons que c'est un bienfait de les avoir rendues plus praticables et plus accessibles.

Le voyageur aime à s'informer du trésor d'Orval. Pourquoi ne pas dire que ce trésor imaginaire n'existe pas ! Les nouvelles constructions étaient à peine achevées; elles avaient exigé des sommes considérables et laissé peu d'argent dans la caisse du père procureur. Lors de la suppression, six cent mille francs de dettes restèrent à payer.

Toutefois, il y a des richesses artistiques et religieuses enfouies sous les décombres. Le dernier abbé, D. Gabriel Siegnitz, dans un document inédit parle de vases sacrés superbes, de chandeliers en argent, de reliquaires splendides, etc., que l'on a déposés dans des cachettes oubliées.

Terminons par un dernier mot. L'abbaye possédait quatre-vingt-dix-neuf fermes de bon et loyal rapport; et, aux derniers jours, il y avait une soixantaine de religieux du chœur.

Notre course est terminée. Puisse le voyageur, en finissant, mieux connaître et mieux aimer les ruines d'Orval : c'est la meilleure récompense de celui qui écrit ces lignes !

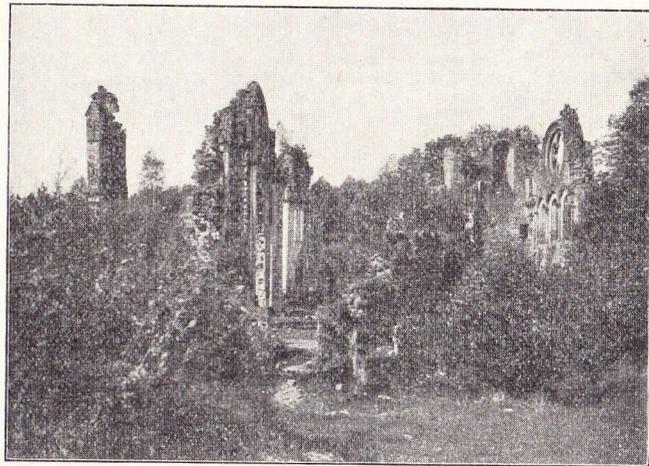
Aujourd'hui, le monastère, cette mémorable Athènes des abbayes, ce lieu savant, poli, généreux, pieux, splendide, cette maison si hospitalière à l'art, si secourable à la misère, ce couvent qui était une capitale et dont l'abbé était un roi, est presque oublié. Les années et les intempéries l'ont malheureusement endommagé et, si l'on ne prend pas à bref délai des mesures, je crains fort que bientôt il n'en reste plus rien.

Parfois un de nos députés élève la voix au Parlement en faveur d'Orval. Il y a quelques années, M. Otlet, après avoir décrit l'état lamentable des ruines, s'écria au Sénat :

« Je demande que l'honorable ministre veuille bien aviser à la situation, afin de conserver à ce joli coin de la province de Luxembourg ces

superbes ruines dont les débris sont encore fort beaux. En agissant ainsi et en sauvegardant d'une manière générale les beautés pittoresques et artistique du pays, nous pouvons espérer, étant donnée la situation que nous occupons, attirer comme la Suisse les touristes des grands pays qui nous entourent et qui apporteront, surtout dans les campagnes et les petites villes, une grande aisance. »

C'était parler d'or; mais ces paroles tombèrent dans le désert : *aures habent et non audient*. Les restes splendides de l'église Notre-Dame sont menacés, grâce à une étrange incurie, d'une complète et peut-être prochaine destruction. On voit branler les arceaux encore debout. La



Orval. — Ruines de l'église abbatiale.

belle rosace qui s'épanouit comme une fleur, au-dessus des arcades romanes, dans le pan du transept qui a résisté plus d'un siècle, est condamnée à périr, si les pouvoirs publics n'y mettent la main. On revient d'Orval le cœur plein de tristesse, et de colère aussi. Si l'on n'y prend garde, les petites colonnes, fleuries d'acanthé, légères et gracieuses, tomberont bientôt sous les coups des grands vents qui font rage, les nuits d'automne, dans le vallon solitaire. Ce qui fut l'abbaye d'Orval n'est plus qu'un champ funèbre d'où l'on voit émerger, de loin, comme des tombes au milieu d'arbres magnifiques, des moignons de murailles. Il naît chaque année un peuple d'arbrisseaux entre les pierres disjointes. Entre les arbres et les pierres, entre cette vie et cette mort, le combat est permanent. Laissera-t-on crouler les derniers débris de l'admirable

chef-d'œuvre bâti par les moines du XIII<sup>e</sup>, peut-être du XII<sup>e</sup> siècle? Laissera-t-on dissiper cette merveille dont le spectacle, si désolé qu'il soit, retient et enchante les regards quand on le contemple, par un beau jour, du haut de la colline de Montaigu? En revenant d'Orval, on songe à tout cela. Que de merveilles on aurait sauvées si l'Etat, il y a cinquante ans, avait forcé les propriétaires à protéger les ruines contre les injures du temps et le vandalisme de certains touristes qui vont à Orval pour pouvoir *prouver* qu'ils y ont été! Que l'Etat intervienne. Il peut sauver encore les débris d'un chef-d'œuvre et cela suffit pour justifier son intervention.

M. de Ghellinck d'Elseghem, député d'Audenarde, disait à la séance de la Chambre, du 26 mars 1907 :

« En matière artistique, je voudrais dire un mot de la conservation de nos ruines. Déjà le gouvernement s'est préoccupé de la question; il a racheté les restes de l'abbaye de Villers et de l'abbaye d'Aulne qu'on a restaurés si heureusement et que les étrangers visitent avec un si vif intérêt.

» Malheureusement, les ruines d'Orval et sa splendide rosace auront bientôt disparu si le gouvernement n'intervient pas, car le propriétaire de ces ruines si intéressantes ne s'en soucie guère. Ne pourrait-on tout au moins acheter à ce propriétaire trop insouciant les plus belles parties de ces ruines? »

Pitié, Monsieur le Ministre des Beaux-Arts, pour les restes encore bien conservés de l'église de Notre-Dame d'Orval.

Elles sont belles encore, Monsieur le Ministre, ces ruines, quand l'été met ses verdoyants bas-reliefs sur les débris jonchant le sol! Elles le sont plus encore par un ciel tourmenté, quand de grandes ombres tragiques passent sur la vallée et que le vent des solitudes promène ses plaintes au-dessus des taillis voisins et s'en vient chanter matines à travers les arceaux croulants du vieux monastère. Elles sont d'une mélancolique grandeur même en hiver, lorsque la neige ouate tous les reliefs du grand squelette de pierre.

\* \* \*

Ce qui précède avait été écrit pour la première édition de ce livre. La plainte a été entendue. Avant la guerre, la restauration avait été décidée. Elle fut exécutée en partie pendant la tourmente. C'est bien, mais c'est très incomplet. Quand on aura rendu des habitations aux sinistrés, n'y aurait-il pas lieu encore de songer à compléter la restauration des ruines d'un des plus beaux vestiges de l'architecture du moyen âge de notre pays?

Ces ruines se dressent dans une vallée belle et romantique. Les bois, qui se relèvent en amphithéâtre au nord, à l'est et à l'ouest, leur font un encadrement grandiose, tandis que la vallée s'ouvre vers la France en une merveilleuse perspective au fond de laquelle pointe la montagne Saint-Walfroy, dont l'église avait été réunie à Orval en 1240.

Chaque année, de nombreux touristes viennent à Orval redire la



Orval. — Restes de la chapelle.

« chanson des souvenirs » et respirer la poésie des ruines. Que de légendes pourrait-on y recueillir encore!

Orval fut souvent bouleversé par les chercheurs de trésors. Ce fut surtout vers 1831 à 1834 qu'eurent lieu, dans les ruines, les principaux désordres diurnes et nocturnes suscités par eux. « L'état de nos frontières, à l'époque dont nous parlons, écrit Paul Féval, dut assurément

fournir plus d'un *fait divers* aux journaux bien informés. Il y eut en effet de graves accidents, des luttes, des attaques nocturnes, des violations de domicile à main armée. Contrebandiers, voleurs de bois et réfractaires s'unirent pour rançonner ces campagnes ordinairement si paisibles, et la stagnation des affaires aidant, cette folie caractérisée, la chasse aux trésors, fit de véritables ravages dans les villages des environs d'Orval. »

On ne se souvient plus guère aujourd'hui de ces troubles d'espèce toute particulière qui agitèrent un instant ces quelques lieues carrées de pays de l'ancien comté de Chiny. Les ignorants chercheurs de trésors s'en retournèrent toujours bredouilles. Les religieux d'Orval n'avaient-ils pas mis les choses les plus précieuses en lieu sûr, notamment chez M. Welter à la Forge-Roussel, à Conque et ailleurs, chez des connaissances? Ce qui restait fut volé par les sans-culottes.

Faut-il aussi rappeler par quelques mots les diverses péripéties du retentissant procès relatif à la liquidation des biens de Chiny et d'Orval, qui prit tant de séances aux palais de justice d'Arlon et de Liège, vers le milieu du siècle passé?

Le comte Constantin de Geloës, chambellan du roi de Hollande, avait acheté de nombreux biens domaniaux de 1826 à 1829, entre autres les *propriétés d'Orval et de Chiny*. Ils étaient payables par dixième, d'année en année. Survint la révolution de 1830 et la séparation de la Belgique d'avec la Hollande. Le roi Guillaume écrivit une lettre autographe au comte de ne rien payer, sur ces acquisitions, au gouvernement provisoire de la Belgique. De là, commandement, assignation en justice et déchéance de ces propriétés, aux termes des conditions de vente.

En 1840, diverses sociétés se formèrent pour la reprise de ces biens. Une première *Société de Chiny et d'Orval* fut entraînée dans un agiotage peu commun et eut pour résultat bien des ruines. La forêt de Chiny et le domaine d'Orval furent vendus sur folle enchère et, par jugement du tribunal d'Arlon du 8 novembre 1854, la Banque de l'Industrie d'Anvers en devint propriétaire.

Cette affaire porta un véritable malheur à toutes les personnes qui y participèrent, car elle fut un nid à procès. Enfin, en 1864, après bien des tergiversations, elle put être présentée pour les débats et prit vingt-trois audiences à Arlon et seize à Liège.

Elle causa la ruine et la mort prématurée de plusieurs des personnes intéressées et laissa derrière elle de nombreuses victimes.

L'abbé dom Albert de Meulders d'Orval n'avait-il pas raison d'inscrire l'aphorisme suivant sur le *Livre des pieds terriers de la maison d'Orval, l'an 1745* : *Ignorantia notariorum, et multo magis malitia, etc.*? Traduction : « L'ignorance des notaires et plus encore leur malice font

la moisson des avocats. Par des clauses ambiguës et problématiques, les notaires pondent l'œuf que les avocats et procureurs fécondent et font éclore à grands frais pour les parties et le plus souvent au dommage de tous ».

Ces procès désastreux, ces fortunes écroulées, ces morts subites, mystérieuses aux yeux du vulgaire, ont rendu plus de vigueur au nom mystérieux de *Terres noires* qui s'était attaché aux propriétés de l'ancienne abbaye. Toutes ces débâcles financières et leurs conséquences lamentables ont naturellement donné plus de crédit, dans l'esprit du peuple, à la *légende* qui dit que la malédiction plane sur les acheteurs des propriétés abbatiales et ecclésiastiques, spoliées par les gens de la Révolution.

La génération témoin de ces faits s'éteint, et la légende s'efface dans l'esprit de ses descendants.

\* \* \*

La promenade des ruines au village de *Villers-devant-Orval*, 2 kilomètres en suivant la Marche, est délicieuse. On y visite un cimetière franc, découvert à la fin du siècle passé au centre du village, et une école de boissellerie.

#### *De Florenville à Chassepierre.*

A 5 kilomètres à l'ouest de Florenville se trouve le village de *Chassepierre*. Il est situé dans l'encoignure d'une courbe de la Semois, entre la rivière et la route de Bouillon (borne kilométrique 41). C'est une des plus pittoresques localités de la vallée. Son panorama, dans un cadre délicieux que rehausse le ruban argenté de la Semois vu de la route en corniche, dans les environs de la borne kilométrique n° 40, est superbe. Le site est charmant dans toutes les directions vers la Semois, qui, ainsi qu'à Florenville, est poussée du nord au sud par un courant rapide. Elle lutte contre les obstacles de la rive gauche et, après une courbe gracieuse au milieu de belles prairies, elle reprend sa direction nord.

Chassepierre, si pittoresquement groupé autour de son église, est entouré de sites qui doivent exciter l'admiration du peintre. Il y a des coteaux boisés, des ravins où les rochers revêtent un aspect grandiosement sauvage sur le parcours de la Semois dans le bois de Meusin, entre la Forge Roussel et Conque.

Gracieuse et sinueuse, la Semois, dans ces parages, a peu de profondeur; elle promène, en certains endroits, dans des prairies verdoyantes, ses ondes avec une sorte de lenteur et de nonchalance. Mais quelque

paisible qu'elle paraisse au premier abord, cette rivière ne laisse pas de pénétrer dans les gorges les plus resserrées et les plus profondes, de saper la base de rochers énormes, de se jouer à travers mille obstacles qui se dressent partout sur son passage. Ce sont ces détours, ces replis tortueux et bizarres qui donnent aux bords de la capricieuse rivière l'attrait le plus original, le plus piquant. Rien de gracieux, de ravissant, d'enchanteur, comme les panoramas que présentent quelques-uns de ses coteaux.

Avec son petit air tranquille, c'est bien la rivière la plus folle, la plus capricieuse, la plus fantasque qu'il soit possible de rencontrer. Quelle différence avec l'Ourthe, creusant péniblement son lit à travers les rochers, bouillant avec furie contre les moindres écueils, s'étalant avec une ampleur orgueilleuse dans de superbes vallées !

La Semois, pour être frêle et délicate, n'en suit pas moins toutes ses volontés, tous ses caprices. Elle ne lutte pas avec les obstacles, se sentant trop faibles pour les franchir, elle les tourne et revient ensuite sur elle-même, presque au même endroit, reprendre sa course folâtre et vagabonde.

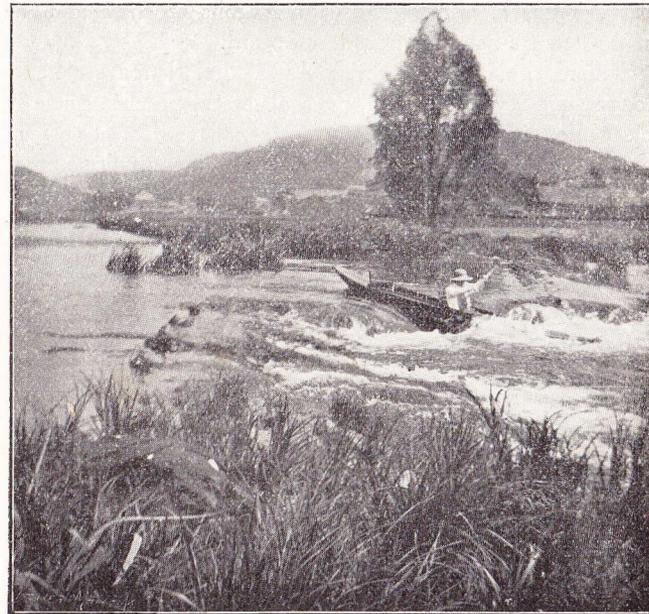
On a organisé un système de navigation entre Florenville et Herbeumont comme celui qui existe entre Chiny et Lacuisine. Il n'eut jamais beaucoup de vogue. Ce n'est pas que les beautés naturelles manquent ; loin de là. Mais la navigation y est coûteuse et difficile, les eaux n'étant pas retenues par un barrage comme dans les gorges du Hat et du Rehat.

Si vous êtes, ami lecteur, quelque peu touriste-trappeur, si vous ne craignez ni les montées, ni les descentes aux flancs des coteaux parfois très raides et de-ci de-là entravés par des broussailles et des ronces, suivez-moi. Mais je vous recommande de ne pas entreprendre cette exploration au déclin du jour. Les dames suivront difficilement cet itinéraire par un temps humide. Pourtant le Comité Florenville-Villégiature a beaucoup amélioré cette promenade.

Un sentier fort pittoresque, taillé en plusieurs endroits dans le rocher, établit une communication entre la Forge-Roussel et des prairies qui se trouvent enclavées dans le bois. On arrive bientôt entre des rochers qui garnissent les deux rives de la Semois. A gauche sont ceux connus sous le nom de *la roche des frères Lenel*, et à peu près vis-à-vis se trouve celle dite : *la roche Pérette*.

D'où viennent ces noms ? Quelque bûcheron ou quelque ramasseuse de feuilles mortes que vous rencontrez d'aventure, vous racontera peut-être dans tous leurs détails les « histoires » qui s'attachent à ces groupes rocheux. Je les résume.

Les frères Lenel étaient de parfaits chevaliers d'industrie. L'appât de l'or leur fit tourner la tête. Ils cherchèrent à s'enrichir par des moyens illicites. Après avoir tenté plusieurs moyens d'arriver à la fortune sans grand résultat, ils firent de la fausse monnaie. La grotte du rocher qui porte désormais leur nom était leur atelier. Leur retraite resta longtemps ignorée. Un jour, la fumée de leur foyer s'échappant d'une fissure rocheuse, agrandie par eux pour servir de cheminée, les trahit. Ils furent pris et pendus haut et court.



En radeau entre Florenville et Herbeumont. Traversée d'un barrage.

*Pérette*, elle, était une pauvre qui avait des parents marâtres. Ceux-ci avaient deux enfants : un fils qui s'était emparé de toute leur affection, tandis que la petite Pérette était détestée, traitée avec dureté, reléguée à l'étable, vêtue de haillons, à peine nourrie, repoussée comme un être maudit et battue lorsqu'elle tendait ses bras suppliants. La pauvre fille se vit bientôt dans la nécessité de pourvoir elle-même à ses besoins. L'été, elle vivait de fruits sauvages ; l'hiver, elle disputait aux animaux immondes les racines et les légumes abandonnés dans les champs, et, quand cette ressource lui faisait défaut, elle avait recours à la charité des voi-

sins. Malgré tous les mauvais traitements, elle grandit et devint forte. Un jour que les siens la traitaient plus durement encore qu'à l'ordinaire, l'idée lui vint de fuir le toit paternel.

Pérette avait découvert la grotte qui porte aujourd'hui son nom et la choisit pour son *home*. Elle y vécut des années heureuses au milieu des bêtes de la forêt, oubliée de tous.

Sa mère, vieille et infirme, sentant venir la mort, eut tardivement du regret d'avoir traité sa fille avec tant de cruauté. Sa conscience lui reprocha sévèrement son inhumanité. Elle exigea enfin de son mari qu'il rappelât Pérette, la réintégra dans ses droits et cherchât à lui faire oublier les torts qu'ils avaient eus à son égard.

Le vieillard se mit à la recherche de sa fille. Il trouva Pérette sur la crête du rocher, devant sa grotte, nonchalamment penchée sur le bord du précipice; elle tenait entre ses bras et caressait tendrement un jeune chevreuil qu'elle avait apprivoisé et dont elle faisait son unique compagnie. Tout à coup, en voyant son père à quelques pas d'elle, Pérette se dressa avec vivacité. Le chevreuil s'enfuit d'un bond, et la fille, épouvantée par le souvenir de ce qu'elle avait souffert sous le toit paternel, voulut fuir également. Mais la terreur l'égara; elle fit un faux pas, poussa un cri et tomba dans le précipice ouvert devant elle. Sa chute fut terrible : rejeté de rocher en rocher, meurtri, déchiré, son corps arriva en lambeaux au fond de l'abîme. :

Voici, devant nous, la *roche du Plante*. C'est un formidable rempart, tout noirci, tout lézardé, tout couvert de mousses et de broussailles. Ce sont des bastions, des ponts-levis, des mâchicoulis, des échauguettes. La forteresse *du Plante* est défendue par les renards, les blaireaux et autres animaux de la forêt.

Non loin de cette forteresse naturelle, il se présente, du côté du midi, une admirable *percée*. Les montagnes s'abaissent de droite et de gauche, les rochers s'inclinent; les arbres de la forêt semblent s'arrêter et se ranger, un espace dégagé donne passage à la lumière, l'horizon s'abaisse, le ciel paraît et son azur vient faire contraste à la teinte foncée des rochers et des bois. Le touriste fera certainement une halte en cet endroit et achèvera le tableau imparfait que je viens d'esquisser ici.

Plus loin, la *roche Gréa*, très élevée et presque perpendiculaire, semble la résidence de la nymphe *Echo*. Elle répète deux et parfois trois syllabes d'une façon très distincte.

La *Pierre aux Hérons*, au milieu du courant de la Semois, est un vrai monolithe servant de piédestal à tous les hérons de la contrée. Ce rocher est si solidement ancré, d'une composition si dure, que, malgré des efforts répétés depuis bien des siècles, la Semois n'a pu rien en rompre ni en déplacer.

La *roche de la Bohana* est d'une belle forme et bien découverte. Un massif de cette valeur suffirait à lui seul pour illustrer un paysage. La Semois est prodigue de beaux rochers. Je cite encore la *roche des Fosse-rets*, puis celle de *Castelane*, dont la crête s'abaisse et le flanc se creuse pour donner passage au ruisseau de *Relogne*, qui descend des plaines de Sainte-Cécile. Voilà pour le cours de la Semois dans les gorges boisées de la rive droite.

*Rive gauche.* — Le touriste pressé et le « dévoreur de kilomètres » prendront naturellement la route qui constitue la ligne droite. En géométrie — ouvrez Legendre ! — on nous a appris que la ligne droite est le plus court chemin d'un point à un autre. Pour faire du tourisme à vol d'oiseau, on utilise la ligne droite. Au flâneur, au touriste qui veut voir la contrée sous tous ses aspects, je conseille de prendre le chemin de *Froids-Vents* et de faire le tour à l'intérieur de l'immense méandre que la rivière décrit de Florenville à Chassepierre.

Il y a des chemins vicinaux parfaitement cyclables. La vue n'est jamais monotone, car l'aspect de la contrée change à chaque instant. Dans la courbe entre *Daviha*, *Azy*, *Menil*, *Laiche*, *Chassepierre* et *Sainte-Cécile*, où la Semois coule limpide et découverte, une superbe végétation s'épanouit sans art, suivant le caprice de la nature.

#### *Chassepierre.*

L'origine de Chassepierre se perd — suivant le cliché usité — dans l'obscurité de la plus haute antiquité. La tradition veut qu'un pêcheur en fut le fondateur. Comme les troglodytes, il vécut dans une petite grotte qu'il s'était creusée dans la roche et près de laquelle se seraient groupées ensuite d'autres habitations. Il paraît que la grotte fut appelée *Casa-petra*, — maison de pierre, — d'où le nom de Chassepierre. C'est ce qu'expliquent MM. les étymologistes; et comme les étymologies sont les rayons X de l'« obscurité de la haute antiquité », acceptons et saluons.

Dans la suite, cette grotte fut appelée *Trou des Fées*. Les fées sortaient parfois la nuit pour aller danser dans une prairie en face, qui porte le funèbre nom de *Mare de Sang*.

Laissons le pêcheur à son industrie et les fées à leur chorégraphie nocturne et ouvrons les vieux grimoires, qui nous prouvent au moyen de chartes des choses plus fondées.

Le village de Chassepierre existait au IX<sup>e</sup> siècle. On ne sait quand fut construite sa forteresse. Au XII<sup>e</sup> siècle, la seigneurie de Chassepierre

appartenait aux sires de Rodemachern (1). En 1380, le seigneur de Chassepierre, allié au comte de Bar, combattit pour sa cause, dans la revendication du duché de Bouillon. L'évêque de Liège, Arnould de Hornes, duc de Bouillon, vint détruire son château de Chassepierre. Une seule tour a été rétablie; plusieurs fois elle a servi de refuge aux habitants aux XVI<sup>e</sup> et XVII<sup>e</sup> siècles, puis a disparu. Les restes du château se voient en face et tout près de l'église au bord du chemin. Ce sont quelques vieilles murailles enfermant maintenant des jardins.

D'aucuns prétendent que la grotte du pêcheur ou Trou des Fées, dont nous parlons plus haut, communiquait avec le château. C'est possible; la faire communiquer avec Carignan, qui est à plusieurs lieues d'ici, est certainement du domaine de la légende.

Entre Chassepierre et Laiche, dans la prairie, près du ruisseau nommé *Marchau*, il y a des scories et des crasses. Au XVI<sup>e</sup> siècle, il y existait une platinerie. En 1740, il n'y avait plus que deux ouvriers, lesquels travaillaient annuellement environ 30,000 kilogrammes de fer.

Un terrible drame se joua pendant l'hiver 1793-1794 à Chassepierre et dans les environs. La veille de Noël, en 1793, une brutale soldatesque, composée de manants sans nom, vrais truands, se jeta sur Chassepierre et ses sections; le feu fut mis à l'église et le presbytère incendié; le prêtre, cerné dans sa demeure en feu, n'échappa aux flammes qu'en se glissant dans une espèce de coulisse qui conduisait à la grotte de l'ancien pêcheur sous le cimetière. De là il passa la rivière sur la glace et gagna heureusement la forêt. Un habitant de Chassepierre, du nom de Rollin, ayant voulu résister à l'ennemi pour conserver son bien, eut la tête fracassée par une balle et tomba mort sur le seuil même de sa maison. A la vue de toutes ces horreurs, la population s'enfuit avec tout ce qu'elle possédait, dans la forêt de Chiny. Abrisée sous de misérables huttes, elle eut à souffrir de cruelles privations; les glands à moitié pourris et les racines faisaient sa principale nourriture.

A leur rentrée au village, après six mois d'absence, les habitants, au visage hâve et défiguré, trouvèrent leurs maisons pillées, saccagées; les chemins étaient couverts d'herbes ou dégradés par les eaux.

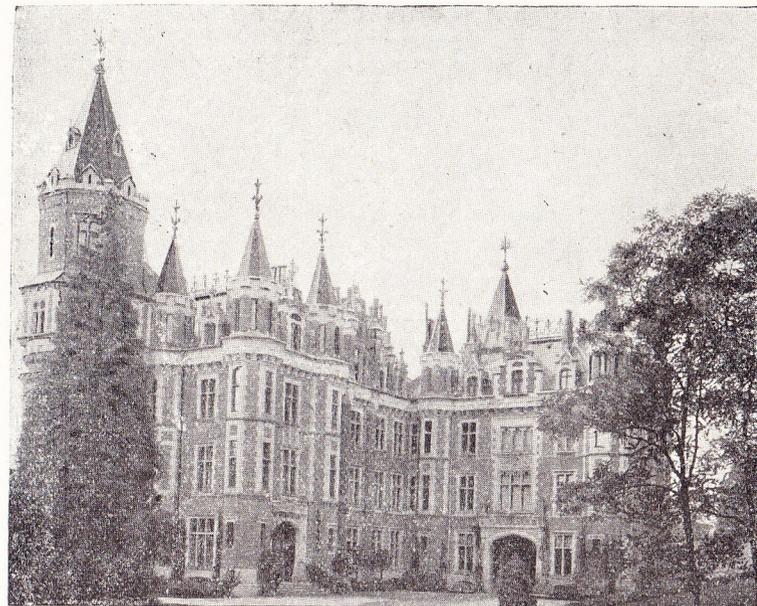
Chassepierre a donné le jour aux deux Marci (Jean et François), qui, après de bonnes études, acquirent une grande célébrité, à l'étranger

(1) Le curieux bourg de Rodemachern, d'où les seigneurs de ce nom sont originaires, est encore aujourd'hui ceint de hautes murailles comme au moyen âge. Il est situé dans la Lorraine, à 6 kilomètres de Mondorf. Un chemin de fer à voie étroite le relie à Mondorf-les-Bains et à Thionville. La gare de Rodemachern seule est *extra muros*.

aussi bien que chez nous, et par une fondation considérable, Jean devint le bienfaiteur de son village d'origine.

### *Le Château des Amerois.*

Une intéressante promenade dans les environs de Florenville est la visite du domaine des *Amerois* (17 km. de Florenville), par la route de Bouillon, à travers les forêts de Muno et des Amerois; ou par *Fontenoille* et *Muno*, par un pays agréablement ondulé et à découvert (17 km.).



Château des Amerois.

De Muno aux Amerois, on suit le ravin forestier du Cailloux. Dans le premier cas, la route est fort belle; dans le second, on suit constamment des chemins vicinaux bien entretenus. Cette promenade peut également se faire de Bouillon; distance : 12 kilomètres. On trouve des voitures à Florenville et à Bouillon.

Riants et pimpants sous la verdure tendre dont les parent les pousses nouvelles en train de s'épanouir, les bois des Amerois rayonnent dans la lumière vibrante d'un radieux après-midi de printemps. Elle dore tout ce qu'elle touche, cette lumière : l'ardoise des toitures, les falaises

boisées et gazonnées, la masse verdoyante du superbe parc de 400 hectares, les prairies étoilées de jonquilles et de marguerites, et les ruisseaux murmurants, moirés et calmes qui festonnent la royale propriété. La perspective ouverte par la dépression du *Ruisseau de Cailoux* sur Muno et la France est superbe. Au lo'in, la vue s'étend jusqu'au pic de Saint-Walfroy, sur les bords de la Chièrre. Le calme de ces paysages forestiers repose souverainement.

La visite du parc est permise aux touristes. Pour en avoir la permission, on s'adresse au jardinier en chef ou à son fils, chef-forestier, qui occupe le pavillon supérieur où est déposé le registre des visiteurs. La visite intérieure du château s'obtient très difficilement depuis que des touristes ont laissé des *traces de leur passage*. Il faut maintenant une autorisation spéciale pour l'accès des appartements.

Le château des Amerois est de construction toute récente. Il fut complètement reconstruit en 1875, sur les plans de l'architecte Saintenoy, à la suite d'un incendie qui l'avait détruit de fond en comble, l'année précédente.

Le corps de logis principal — en briques rouges et pierres blanches — se compose de deux ailes d'opposées en angle droit, et flanquées de hautes tourelles rondes.

Ce fut la comtesse de Flandre qui imagina cette heureuse disposition, par modification au plan primitivement adopté et qui prévoyait un vaste bâtiment d'une seule venue.

L'aspect général est fort pittoresque, grâce surtout au choix très heureux de l'emplacement du château. Il s'élève tout au sommet d'un haut versant boisé, extraordinairement escarpé et au pied duquel jabotent et gazouillent éternellement quatre ruisselets vagabonds, qui relient entre eux toute une série d'étangs aux capricieux détours. C'est un décor prestigieux et remarquable même entre tous ceux que nous offrent les Ardennes, si riches pourtant en paysages grandioses ou imprévus.

Devant le château, nous trouvons une terrasse d'où l'on domine tout le pays environnant. La vue s'étend jusqu'au delà de la frontière française et n'est barrée que par de hautes collines qui couronnent le cirque de Sedan.

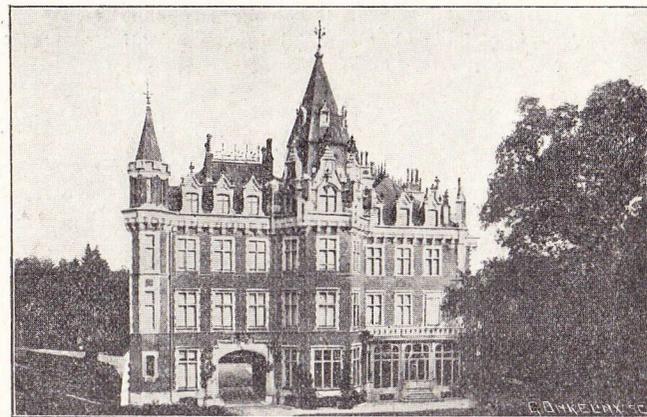
On constate avec étonnement, quand on examine le château, la fraîcheur intacte des matériaux — briques ou pierres — dont il est bâti. On le dirait édifié de la veille. Il paraît que cet état de remarquable entretien est dû au climat.

Le château, qui comporte deux étages, est très spacieux.

Au rez-de-chaussée, le perron d'entrée donne accès immédiat dans un grand hall décoré de trophées et de gravures de chasse, et dans lequel

la famille du regretté comte de Flandre se réunissait volontiers, quand il faisait mauvais temps. Après le hall, une enfilade de trois salons, de grandeur différente et d'ameublement tout à fait moderne, conduit à deux bibliothèques contiguës et à la salle à manger, très vaste et dont un panneau donne sur une serre disposée en jardin d'hiver. Le rez-de-chaussée contient encore une salle de billard et un salonnet.

Le premier étage comprend les appartements qu'occupèrent les regrettés comte et comtesse de Flandre, ceux du prince Albert, et ceux des jeunes ménages, — Vendôme et Hohenzollern, — en communication directe avec les chambres d'enfants, qui sont celles-là mêmes où furent élevées les princesses Henriette et Joséphine.



Château des Amerois, autre face.

On accède à ce premier étage par un merveilleux escalier en chêne sculpté, qui fut exposé à Paris et y remporta le diplôme d'honneur.

On remarque tout autour du château de nombreuses vasques de pierre sculptée, dont on a fait de luxuriantes corbeilles de fleurs. Toutes ces vasques proviennent de Venise. Il en est qui sont d'anciens fûts de colonnes simplement évidés.

Dans ce ravissant séjour, le comte et la comtesse de Flandre, dont la Belgique pleure encore la mort récente, vivaient patriarcalement et très agréablement au milieu de leurs enfants et de leurs petits-enfants. Après le déjeuner de 11 h. 1/2, on amenait sur la terrasse les petits-enfants et tout le monde faisait cercle autour de la joyeuse marmaille et jouait avec elle pendant une heure.

La famille du comte de Flandre est très aimée dans le pays de Florenville et de Bouillon. Les hôtes princiers n'oubliaient jamais, pendant leur séjour aux Amerois, de visiter les divers établissements d'instruction, de bienfaisance et de mutualité de la région et y laissaient toujours derrière eux une traînée de bienfaits qu'on aime à rappeler. Cette magnanimité leur a ouvert les cœurs des habitants des vallées ardennaises à plusieurs lieues à la ronde. C'est la raison pourquoi le double deuil qui a frappé la maison du comte de Flandre s'est répercuté si vivement dans les chaumières des bords de la Semois et y a causé tant de peines.

### *Sainte-Cécile.*

De Chassepierre à Sainte-Cécile il y a deux moyens de communications : a) le chemin vicinal, b) la route. Distance : 3 kilomètres. Bientôt un chemin de fer à voie étroite reliera Sainte-Cécile à Florenville et au chemin de fer de Bertrix à Munio.

*Sainte-Cécile* est un gros village dans le vallon formé par le ruisseau qui a reçu le nom de la localité. Et celle-ci doit le sien à un couvent de femmes — Sancta Cecilia, en 1173 — qui existait dans ces parages au moyen âge. Au village actuel, rien de bien remarquable à signaler. Le nouveau chemin de fer Munio-Herbeumont-Bertrix l'effleure. L'emplacement de la gare projetée est contre la route de Bouillon, non loin de l'église. Dans la direction de Conques, passé le ruisseau de la Relogne dans le bois de Sainte-Cécile, s'ouvre le plus grand tunnel de la Belgique.

Au delà de l'étang de la meunerie de Sainte-Cécile, à la bifurcation de la route de Herbeumont, dite des Ardoisières, commence un des plus beaux massifs forestiers des bords de la Semois. La route aux longues lignes droites de Florenville à Bouillon la traverse dans toute sa longueur.

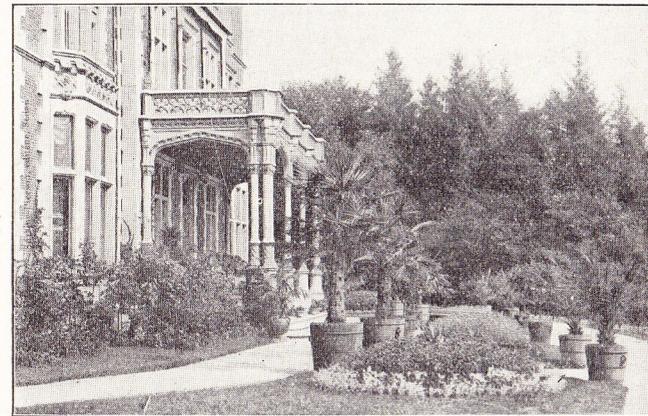
Le Luxembourgeois aime ses forêts; s'il est propriétaire terrien, il est tout fier de posséder à côté de ses champs et de ses prés aussi un bois. La forêt est une attraction, les amis du grand air, les coureurs de pays, les touristes l'aiment aussi.

M. Henri Boland, un maître descripteur, ancien rédacteur au T. C. F., a écrit sur la forêt la belle page suivante :

« La forêt est toujours belle; elle a sur la mer et sur la montagne, ces deux autres grandes sublinités de la Nature, l'avantage d'être plus humaine, plus accessible en toute saison. Ceux qui l'accusent de monotonie ne la connaissent ni ne la comprennent; elle possède au suprême degré la variété dans le charme et la beauté. Il faut la parcourir au printemps, dès les premiers bourgeons éclatant aux branches, quand les pâles

fleurètes, frileuses encore, se blottissent au pied des grands arbres, s'épanouissent sur les talus, piquent les gazons de nuances tendres, diaprent les sous-bois de leurs corolles pleines de rosée, quand dans les buissons épais, durant les claires nuits d'avril, le rossignol et la fauvette chantent leurs cantilènes d'amour; il fait bon s'y promener au cœur des étés torrides, sous les épais ombrages qui tamisent les ardeurs solaires, dans la paix solennelle des grandes allées où les futaies se recourbent et se rejoignent en impénétrables berceaux verts, laissant à peine passer à travers les feuillages serrés de légers rayons jaunes qui filtrent en zébrures d'or le long des troncs gris et des chemins bruns, couleur d'ocre.

» Mais la saison par excellence de la forêt est sans contredit l'automne. Alors que les plages sont désertes, que les vents d'équinoxes soufflent



Les Amerois. — La terrasse.

au large, que les embruns déferlant avec violence roulent impétueusement les galets arrondis par l'action des vagues, emportent ce qui reste des forteresses de sable édifiées par les enfants sur les rivages, alors aussi que la montagne est veuve de ses hôtes de quelques semaines, que déjà une neige fraîche argente les croupes verdoyantes et que l'âpre bise cingle et souffle dans les longs et étroits couloirs des vallées, la forêt rutille, respandit, étale ses magnificences, revêt ses vêtements de parade pour la Mort prochaine ou plutôt pour la léthargie de l'hiver, car cette mort n'est qu'apparente et renferme en elle les germes du renouveau, de la printanière résurrection.

» A cette période automnale, la forêt s'emplit de cris, d'appels, de sons clairs; les chasseurs y courent sus au gibier, les meutes farouches

passent, grouillantes, bariolées, multicolores, dans les halliers; la fusillade crépite, les cors sonnent l'hallali, les bêtes exténuées se plongent dans les mares, poursuivies par les chiens, qu'excitent les piqueurs; elles sont forcées, elles sont à bout de résistance, elles tombent pour ne plus se relever, pendant qu'une bruyante fanfare salue leur agonie. Qui n'a pas vu mourir ainsi une biche fine et grêle, de grosses larmes roulant de ses yeux déjà voilés, n'a jamais mesuré l'étendue et la profondeur des instincts sauvages de l'Homme!...

» Et, quand vient la nuit de l'hiver, la forêt est admirable encore, lorsque le-givre, s'accrochant aux branches, les festonne de découpures et de dessins fantasmagoriques et que, ployées sous le faix de cette carapace glacée, les branches craquent sinistrement de toutes parts. »

Que de destructions de forêts ont été commises en notre pays pendant l'occupation allemande! Ce n'était pas assez. D'autres vandales, poussés par l'appât du gain, sont en train de compléter la destruction de nos forêts.

Tel est du moins le principal motif du dépôt du projet de loi destiné à mettre un terme aux exploitations abusives. Le gouvernement s'est ému et avec raison, je pense, des exploitations à blanc comme celles qui se sont pratiquées avant la guerre aux Croisettes de Suxy, pendant la guerre dans les forêts des d'Aremberg, à Mellier et ailleurs, et comme celles qui se pratiquent en ce moment dans la forêt de Merlanvaux. Elles équivalent, par la façon dont on procède, à la destruction d'une source importante de notre richesse nationale, et dès lors l'intervention de l'Etat peut se justifier, à condition de ne porter que sur les abus.

Les produits forestiers forment une des principales ressources du Luxembourg. (Plus du tiers du territoire de la province est couvert par les bois des communes, de l'Etat et des particuliers. La superficie boisée dépasse aujourd'hui 160,000 hectares et, avant la guerre, le montant des ventes atteignait annuellement près de 3,000,000 de francs en chiffres ronds. Les nombreuses scieries de la province travaillaient annuellement plus de 50,000 mètres cubes.)

Presque toutes les essences forestières connues en Europe croissent sur le sol luxembourgeois; mais les essences dominantes sont le chêne, le hêtre et le charme. On y trouve aussi le bouleau, le saule, le frêne, l'aune et les résineux.

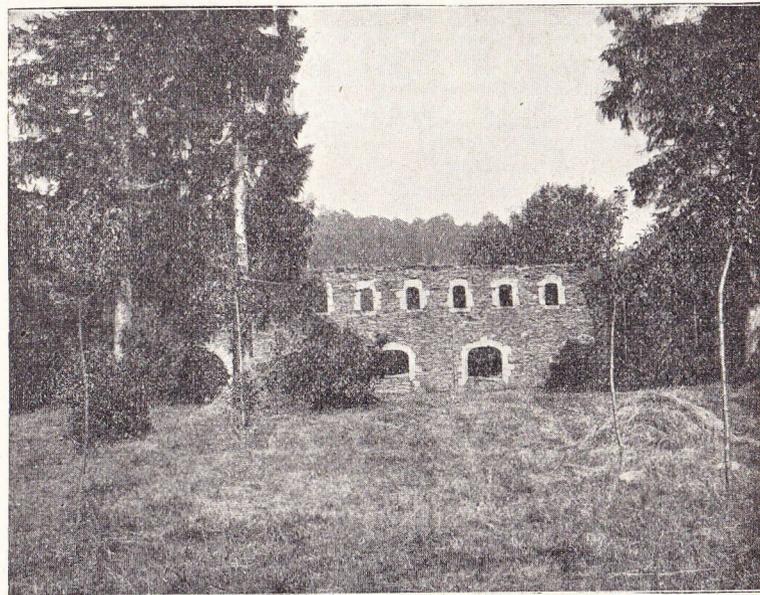
Les produits forestiers du Luxembourg sont vendus aux autres provinces du pays comme bois de construction, bois de houillères et de houblonniers et bois d'œuvre.

De Sainte-Cécile à Conques, 5 kilomètres; de Conques à Herbeumont, 2 1/2 kilomètres.

Un chemin vicinal « coupe au court » et regagne la grand'route, dans la forêt, à 2 kilomètres de Conques.

C'est toujours la forêt par monts et par vaux. L'arbre domine partout, l'arbre aux dimensions majestueuses, aux frondaisons touffues et nourries, aux troncs robustes et noueux, sous l'écorce desquels on devine la sève abondante et riche.

Cette forêt des bords de la Semois est une merveille. Les routes et chemins qui la sillonnent courent sous des voûtes de feuillage, et, à sa lisière, la Semois coule claire et limpide, baignant sur ses rives des



Ruines de Conques.

coteaux dont les flancs s'entr'ouvrent pour laisser l'œil s'égarer en de féeriques vallées.

A notre droite elle continue ses torsions entre les bois de Meusin et de Sainte-Cécile, d'Herbeumont et de Conques, dans une vallée sombre, marécageuse, à travers la forêt très sauvage qui la change parfois en un Styx redoutable.

La suivre par là n'est pas chose aisée, je le sais par expérience. Un beau jour, j'y ai rencontré un téméraire touriste bruxellois, insuffisamment équipé pour affronter pareil itinéraire. Il ressemblait à quelque Robinson.

Ses légers habits de citadin étaient dans un état difficile à décrire et sa personne, éraflée en maints endroits. Parti de grand matin de Florenville pour aller dîner à Herbeumont, il avait voulu suivre la capricieuse nymphe de la Semois. Un orage le surprit dans sa course folle à travers mille obstacles. Il s'égara et vers le déclin du jour il errait toujours, exténué, découragé...

J'étais descendu la *Relogne* qui dégringole en cascates murmurantes parmi les rochers accumulés dans le ravin le long de la noire crête rocheuse jusqu'à l'éboulis des blocs de pierre qui encombrant le confluent. Je continuais la traversée de cette nature vierge par la forêt sauvage pour arriver en face de la *Roche du Chat* se dressant, très élevée, sur la rive opposée. En dégringolant une pente très raide, j'entendais héler lamentablement : c'était le Robinson bruxellois. Un juron flamand était son salut. Il jurait ses grands dieux qu'on ne le reprendrait plus à quitter les grands chemins pour courir la prétentaine à la poursuite de cette satanée Semois, qu'il aimait trop ce jour-là.

#### Conques.

A l'endroit où la route de Sainte-Cécile à Bertrix rejoint la vallée de la Semois, Conques, dont le nom rappelle le grand coquillage chargé des émeraudes et des bruits de la mer, est tranquillement assis au bord de la rivière, qui semble se plaire dans ces solitudes silencieuses. Cette terre longtemps sacrée a peu souffert jusqu'aujourd'hui du passage et du caprice des hommes. La nature y a gardé tous ses droits : les eaux continuent à la baigner de leurs longs méandres; les forêts superbes à la couronner de leurs chênes séculaires; le silence à l'envelopper dans son mystère et de ses ombres; le touriste à y prolonger ses rêveries. Là reviennent d'eux-mêmes à l'esprit les souvenirs de saint Remacle et de son monastère, des comtes de Chiny et de leurs meutes bruyantes, d'Orval et de son antique prieuré.

« En 648, le roi saint Sigebert offrit des terres à saint Remacle pour y fonder une abbaye. Est-ce à Conques? Est-ce à Cugnon que s'installa le grand évêque de Maestricht avec ses pieux compagnons? Où est le *Casacongidunum*? Sans être passionnant, le problème ne manque pas d'intérêt. L'opinion commune, corroborée par le voisinage de la légendaire *Grotte de saint Remacle*, est toute en faveur de Cugnon. Mais, d'autre part, l'empressement des comtes de Chiny, au XII<sup>e</sup> siècle, et du comte de Rochefort, au siècle suivant, à donner à l'abbaye d'Orval presque tout le domaine de Conques, ne permet-il pas de supposer que les terres, incidemment tombées dans leur patrimoine, venaient de

l'Eglise et devaient lui retourner? De leur côté, les religieux d'Orval affirmaient sans hésiter que saint Remacle s'établit à Conques. Peut-être n'est-ce là qu'une illusion, sans doute fort douce à leurs âmes, mais sans valeur historique. D'ailleurs, cette propriété aurait pu autrefois appartenir au prieuré de Cugnon lui-même.

» En 1632, l'abbé de Montgaillard (d'Orval) avait fait dresser la carte détaillée de Conques. Le domaine contenait un peu plus de 320 hectares.

» Le 9 mars 1694, l'abbé de Bentzeradt envoya à Conques une colonie de religieux. Il y avait là cloître, chapitre, réfectoire, chauffoir, dortoir, quartier des hôtes, etc., mais pas d'église encore. Ce n'est qu'en 1715 que fut bénie la première pierre de l'église de Conques. Le 12 septembre 1717, l'abbé bénit l'église et y commença les offices (1). »

Conques était pour les religieux d'Orval une sorte de Thébaidé plus favorable à la méditation que leur somptueux monastère.

La révolution de 1793, qui sembla vouloir mettre entre elle et le passé un abîme de sang et de ruines et détruire tout ce qui portait le sceau du christianisme, accusé d'être la source de tous les crimes par des hommes qui devaient aboutir au culte de la déesse Raison, représentée par une courtisane ivre; cette révolution, qui devait faire d'Orval une solitude où les langues ardentes de l'incendie semblent lécher encore les traces des boulets, devait étendre ses ravages jusque sur la calme solitude de Conques. Le prieuré ne comptait à cette époque qu'un prieur et deux novices, qui furent bientôt augmentés d'une dizaine de moines d'Orval, échappés à grand'peine aux pillards et aux incendiaires. Ils croyaient que cette vallée perdue dans les plis de la montagne, cachée par l'épais rideau des forêts, les sauverait des fureurs de ces Huns modernes, qui avaient inscrit la *fraternité* sur leur sanglant drapeau. Ils se trompaient!

Les ruines du prieuré de Conques n'ont rien de grandiose, comme l'indique la vue prise à la hâte. Ce sont quelques vestiges de l'église et des cloîtres. Partout le revêtement de plâtre est tombé, ce qui donne à ces ruines un caractère sinistre et sombre, dû au ton sévère des assises de schiste ardoisier qui forment ses murs.

A côté, on a construit une maison de campagne agréablement située.

Conques sert maintenant de retraite à un essaim de moines venus de France, de Normandie. Ce sont les fils de Saint-Wandrille. Leur chef, l'abbé mitré Dom Joseph Pothier, homme modeste autant qu'illustre, l'an dernier, a célébré le jubilé soixantenaire de sacerdoce et de vie reli-

(1) Abbé N Tillière, *Histoire de l'Abbaye d'Orval*, 2<sup>e</sup> édition, Delvaux, Namur, 1907.

gieuse. N'est-il pas le glorieux « Restaurateur » du Plain-Chant grégorien, le Président de la Commission Pontificale pour le Chant d'église?

### *Chemin de fer Bertrix-Messempéré.*

La construction d'une ligne internationale, qui relierait les usines du bassin de la Chiens (Ardennes françaises) aux charbonnages belges de Liège et du Hainaut, était réclamée depuis plus de trente ans, non seulement par les industriels des deux nations, mais aussi par les populations luxembourgeoises, qui espéraient être ainsi reliées aux réseaux de l'Etat belge et de l'Est français.

Le tracé, longuement discuté par la Belgique, a été mis à l'étude en 1897, et l'exécution en fut ajournée jusqu'à ce que la nation française eut accepté le principe de la pénétration sur son territoire et la jonction de la ligne projetée avec le chemin de fer départemental de Messempéré à Carignan.

Longtemps on a objecté l'opposition du génie militaire français. Mais aussitôt que la Belgique eut décidé l'étude de la ligne, non seulement l'Est français ne chercha point à en retarder l'avancement, mais il se hâta d'acquiescer le tronçon départemental Messempéré-Carignan, et il se déclara désireux de le prolonger jusqu'à l'extrême frontière, à la rencontre de la ligne belge.

Cette grosse difficulté vaincue, il restait à convenir du point de départ et du trajet de la ligne internationale. L'aboutissement à Muno était un point acquis. Mais, d'où partir? par où passer?

On crut longtemps que la gare de Florenville aurait la préférence, à cause des facilités que présente la configuration du sol le long de la Semois, et de la dépense énorme qu'occasionnerait toute autre combinaison.

La station de Bertrix a finalement été choisie comme point de départ. La voie traverse le bassin ardoisier de Herbeumont et gagne la frontière française à Muno.

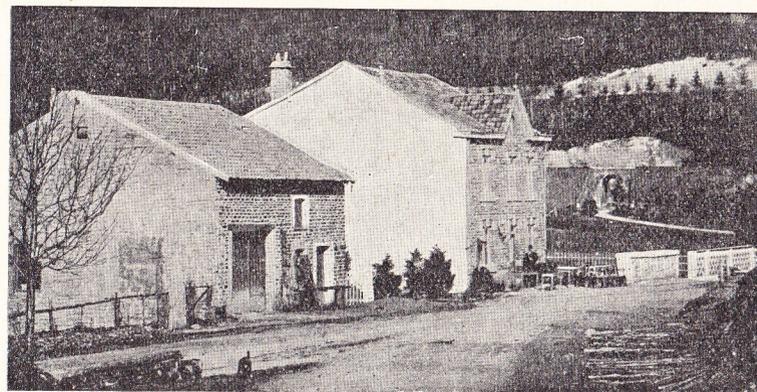
A la veille de la guerre, cette ligne n'était pas encore en exploitation. Les Allemands, dès les premiers jours des hostilités, ont fait le raccordement entre le réseau français et le réseau belge, entre Messempéré et Muno, et la ligne fut immédiatement exploitée par eux. Elle leur rendit les plus grands services.

Le tunnel de Conques à Sainte-Cécile et le viaduc sont des œuvres d'art très importantes. Le tunnel n'a pas moins de 1,300 mètres. Il passe par la forêt de Conques et aboutit sur Sainte-Cécile au voisinage du ruisseau de Relogne. Le coût de la ligne est évalué à 2,600,000 francs, ce qui équivalait à 2,000 francs le mètre courant.

Cette ligne ne facilitera pas seulement l'exploitation des ardoisières, mais aussi celle des produits des forêts immenses des environs de Herbeumont, de Conques et de Sainte-Cécile, et ouvre également une ère nouvelle au tourisme dans cette partie de la vallée de la Semois.

### *L'Antrogne.*

Le ravin solitaire sur la rive droite de la Semois, en face de Conques, est celui de l'Antrogne ou Autrogne. Là sautille un vrai ruisseau forestier. Sa source — *goutelle* en wallon de Herbeumont — sort d'un berceau de mousse dans le pli que le terrain fait là-haut près de la *halte de Straimont* (chemin de fer Florenville-Bertrix). Les genêts d'or et les digitales



Habitations de construction récente dans le bassin ardoisier de la Semois.

pourprées, en été, la bruyère mauve, en automne, fleurissent l'Antrogne naissante.

Bientôt elle disparaît sous bois et dégingole les pentes rapides de la forêt d'Herbeumont. Par un temps sec on peut la suivre sans danger sur tout son parcours. La promenade est fort agréable. Un sentier côtoie le ruisseau dans la partie supérieure; un chemin de vidange, dans la partie inférieure. Le ruisseau serpente au milieu de fonds solitaires dans une gorge étroite.

Des concerts inconnus s'échappent des ramures;  
L'on entend raisonner de sauvages murmures  
Dans les recoins déserts.

.....  
L'on écoute, rêveur, cette voix solitaire.  
Ces étranges accents sortant avec mystère  
Du gouffre des forêts.

A un quart de lieue de son embouchure, à l'endroit où débouchent les chemins de *Longueville* et d'*Herbeumont*, on voit les traces d'une ancienne digue d'étang rompue, et près de cette digue des scories, qui indiquent que l'on a travaillé le fer en ce lieu. Les forges qui y existaient ont subi l'instabilité des choses humaines...

**PUBLICATION DU TOURING CLUB DE BELGIQUE**

---

N'ayons qu'un cœur pour aimer la Patrie  
Et deux lyres pour la chanter.  
Baron de Reiffenberg.

# **LA SEMOIS ET SES AFFLUENTS**

PAR

**JOSEPH REMISCH**

avec une carte au 100,000<sup>e</sup> de l'Institut cartographique militaire.



**SIÈGE SOCIAL DU TOURING CLUB DE BELGIQUE  
RUE DE LA LOI, 44, BRUXELLES**

# ERRATA

---

- Page 30, ligne 19, lire : *chanoine* au lieu de *doyen*.
- Page 36, ligne 13, lire : *Nantimont* au lieu de *Nautimont*.
- Page 54, ligne 31, lire : à *Arlon* au lieu *en ville*.
- Page 65, ligne 18, lire : *Arnulph* au lieu de *Arnoul*.
- Page 82, ligne 7, après *Allemands*, ajouter : en 1914.
- Page 82, ligne 27, entre *et* et *Rulles*, ajouter : *de*.
- Page 121, après la ligne 33<sup>e</sup>, intercaler : (Cfr. *Trois jours avec les Boches*, par l'abbé L. Tillière, pages 44 et 45.)
- Page 148, ligne 21, lire : *le* au lieu de *de*.
- Page 155, ligne 15, lire : 1793 au lieu de 1743.
-